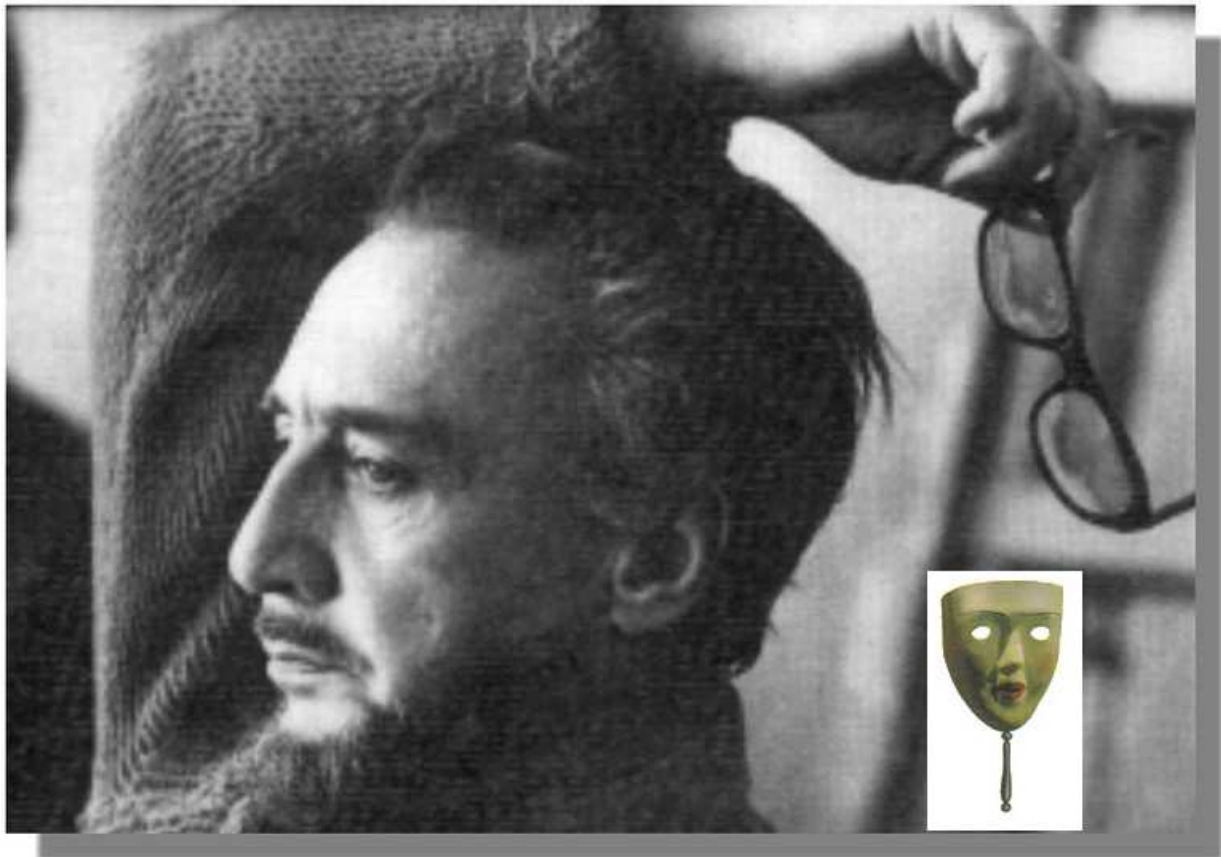


L'imposture en littérature



Othman MESLOUH

Editeur: Nom : MESLOUH
Prénom : Othman

Sujet de l'article : *L'imposture en littérature.*

Mots clés, références & auteurs: *Imposture littéraire, psychologie de l'imposteur, pratique de l'imposture, investissement psychologique, formes d'impostures, Romain GARY, Roman KACEW, Émile AJAR, Shatan BOGAT, Fosco SINIBALDI, François MERMONT, Lucien BRÛLARD, pseudonymes, L'Angoisse du roi Salomon, Les Têtes de Stéphanie, L'Homme à la colombe, Clair de femme, Une petite femme.*

Sommaire

1- Introduction générale:

2- Problématique

3- Première partie: Aspects théoriques

1. L'imposture en littérature :

2. Pratique de l'imposture en littérature :

3. Historique :

4. Les raisons de l'imposture :

5. Les différentes formes d'impostures :

6. Imposteurs célèbres et célèbres impostures :

4- Deuxième partie: Découverte de l'auteur :

1. Rencontre avec Romain GARY :

2. A la recherche du pseudonyme :

3. De Romain GARY à Émile AJAR - « La défense AJAR »:

4. La révélation :

5- Troisième partie: Aspects pratiques et analyse de romans

1. Psychanalyse de l'auteur :

2. Titres et significations des livres autofictionnels de Romain GARY:

I - SOUS LE PSEUDONYME DE ROMAIN GARY :

II - SOUS LE PSEUDONYME DE FOSCO SINIBALDI :

III - SOUS LE PSEUDONYME DE SHATAN BOGAT

IV - SOUS LE PSEUDONYME D'ÉMILE AJAR

3. **Aspect psychologique de sa personnalité :**

4. **L'influence de son vécu sur les écrits :**

5. **Les raisons qui l'ont poussé à écrire sous pseudonyme :**

6- **Conclusion générale :**

7- **Bibliographie et nétographie :**

8- **Annexes :**

9- **Résumé :**

1- Introduction générale:

L'homme a de tout temps épousé l'imposture. De la simple hypocrisie à l'ultime arnaque, elle a toujours fait partie de la nature humaine, et s'est exprimée dans toutes les ères de son histoire, dans tous les aspects de sa vie, et dans toutes les facettes de son développement et de sa créativité. Sa littérature par conséquent n'en a pas été épargnée.

La fraude littéraire, ce jeu entre le vrai et le faux, sous toutes ses formes (supercherie ou canular, escroquerie ou plagiat, dédoublement ou tromperie mensonges ou conspiration), semble bien être née avec l'invention de l'écriture, si ce n'est bien avant, et certainement avant l'apparition du livre, et à fortiori de l'imprimerie. Elle n'a cessé de se développer au fil du temps à travers les multiples créativité de ses engendres.

Parmi ces engendres, inventeurs créatifs, ou faussaires sans scrupules, certains ont même produit des chefs d'œuvres révolutionnaires et, qui ont dépassé les raisons qui les ont poussé à entreprendre de telles supercheries. Plus original, elles se sont révélées par la suite des œuvres novatrices et de talent!

Ce résultat est admirablement dû au fait que même une fraude, nécessite dans son élaboration un travail très poussé, et un processus imaginatif et créatif qui peut aboutir à un résultat inattendu, dépassant les motivations de l'auteur lui-même et ses espérances.

Cette tentation de tromper quelqu'un, de le manipuler, d'usurper son identité, ou de lui faire croire en l'inexistant, relève d'une intelligence et d'un savoir-faire inouïs, où l'imposteur use de tout son talent pour triompher et se réjouit d'une exaltation subjective et personnelle.

Qui dit « impostures littéraires », dit forcément, et entre autres, Romain GARY. Cet écrivain d'origine juive, confronté aux périls de l'antisémitisme infondé, et ce, avant, durant, et voire même après la seconde guerre mondiale, ce dernier se verra contraint d'écrire sous pseudonymes afin d'usurper une identité fictive essayant de le décrire, de décrire son passé, ses maux et ses idées sans pour autant s'auto-identifier au public qui le lit. Ce caméléon ne cessera donc de réinventer une réalité-fiction qui est à la source de son œuvre.

Fuyant sa propre personnalité, multipliant les surnoms, cet écrivain reçut deux fois le prix Goncourt en 1956 pour "Les racines du ciel", et pour "La Vie devant soi" publié en 1975, et ce, jamais sous sa véritable identité mais sous les noms d'emprunt de Romain GARY et plus tard d'Emile AJAR, personnage et écrivain fictif "personnifié" par son cousin Paul PAVLOWITCH (GARY et AJAR signifiant respectivement "brûle!" et "la braise" en russe).

La question de l'analyse psychanalytique développée dans ce présent mémoire se pose donc intrinsèquement dès lors qu'il s'agit des manifestations du désir d'un grand créateur, aussi prompt à se livrer: Les instances conflictuelles du psychisme de Romain GARY font de lui un homme en changement constant d'identité, et en perpétuel devenir.

A titre d'exemple, lorsque ce dernier dit que "Pour se trouver, il faut d'abord se créer", Romain GARY, en une simple phrase, dit tout le sens de sa quête, de lui-même comme des autres... Cette déclaration, d'homme et de créateur, intéresse évidemment car elle pose la question de l'identité de soi et de la conscience de soi.

2- Problématique

Après cette introduction, certes très sommaire, plusieurs questionnements émergent: Tout d'abord, et plus généralement, quelles sont les impostures en littérature et leurs types? Comment se pratiquent-elles? Quelles sont les raisons qui ont poussé les auteurs à entreprendre de telles supercheries? Comment l'expérience garyenne de la supercherie prend place dans l'œuvre autobiographique? En quoi le personnage garyen de l'acteur illusionniste permet-il le dépassement du rôle distribué et la complicité de l'apprenti illusionniste ?

L'objectif de ce présent mémoire étant de mettre en avant des réponses, ou du moins, des éléments de réponses très pertinents.

Pour cela, mon étude s'est faite en trois étapes classées en chapitres:

- Dans un cadre théorique, j'énumérerai les plus célèbres impostures en littérature tout en développant leurs pratiques, et surtout leurs raisons sur les plans psychologiques, idéologiques, mais aussi sociaux.
- Dans un second temps j'analyserai la biographie mais aussi la bibliographie de Romain GARY.
- Puis dans un dernier lieu développer les aspects pratiques, c'est-à-dire, plonger dans le monde de Romain GARY en développant une psychanalyse de l'auteur en traitant son aspect psychologique si ce n'est ses aspects psychologiques, analyser les raisons qui l'ont poussé à écrire sous pseudonyme en prenant en considération l'influence de son vécu mais aussi étudier les titres de ses écrits et leurs significations.

3- Première partie: Aspects théoriques

1. L'imposture en littérature :

L'imposture dans sa définition la plus vague pourrait être décrite comme un leurre, un mensonge ou une tromperie ne révélant qu'un faux voilé si joliment masqué que l'on y adhère.

De la sophistique qui est un mouvement de pensée qui, à l'aube présocratique de la philosophie, séduisit et scandalisa la Grèce entière, aux affaires littéraires qui secouent le monde de l'édition actuel plus généralement, l'imposture a de tout temps existé.

De plus, il existe toujours un moyen de tromper l'autre: Faire croire en une chose qui n'existe pas ou usurper une identité en utilisant un langage ou une manipulation complexe et paradoxale sont quelques unes des techniques entreprises pour, non pas seulement pour séduire la raison d'autrui, mais pour en faire un partenaire actif du dispositif engagé.

Vu ses objectifs, la littérature (plus particulièrement la littérature contemporaine) représente un terrain fertile de prédilection pour ce type de pratique car l'illusion est constitutive du trajet si joliment tracé, ce qui offre au regard une architecture faussement visible, mais absolument déjouée.

2. Pratique de l'imposture en littérature :

La création littéraire de tout temps regorge d'impostures et de mystifications.

Ces écrivains qui avancent, toujours masqués, auteurs de textes qui mentent sur tout, et surtout sur leurs natures a toujours existé dans le courant littéraire. Ces faussaires en tous genres qui font grincer les dents de ceux qui, dans un milieu littéraire de plus en plus gagné par l'esprit de sérieux, prennent l'air effondré afin d'extorquer du crédit aux crédules.

Guillaume Apollinaire, par exemple, qui a endossé la paternité des manuscrits qui n'étaient de lui, la "justice littéraire" avec des éléments de preuves assez concrets semble de plus en plus donner raison à Corneille en lui légitimant ses propres écrits à savoir "les comédies (dites) de Molière", jusqu'aux mémoires de Napoléon qui semblent véritablement avoir été trafiquées pour ne pas dire usurpées à un tiers... Mais là nous parlons plutôt de mystifications, falsifications et de plagiat. Qu'en est-il de l'imposture à proprement parler?

Le cas de Romain GARY se transformant en Émile AJAR et remportant une seconde fois le prix Goncourt est célèbre et plus parlant! En effet ce dernier n'a

nullement plagié une autre œuvre pour mieux se l'accaparer même s'il a avancé du même pas trompeur que ses antécédents, mais il a vu l'utilité d'écrire sous pseudonyme pour atteindre la même finalité que ses prédécesseurs: Une notoriété littéraire et échapper aux contraintes du climat et de l'environnement dans lequel il vivait...

Il est important de noter aussi que, curieusement, ces derniers temps, l'imposture littéraire se pratique beaucoup moins en France qu'à l'étranger: Afin de donner quelques exemples d'impostures littéraires qui ont vu, voient et verront surement, une gloire inégalable essentiellement aux États-Unis, on peut énumérer l'œuvre de James FREY "Mille morceaux" qui connu un succès international (son œuvre a été vendue à plus de 3,5 millions d'exemplaires dans le monde) dans lequel il prétend raconter sa vraie vie, mais aussi celle de Jonathan LITTELL (malgré sa double culture franco-américaine) en usant d'un pseudonyme qui résonne comme un sobriquet à savoir "Jean PETIT"...

3. Historique :

Suis-je ce que je dis être? Existe-t-il des gens qui ne doutent de rien? Comment prouver qu'un événement a bien eu lieu? Telles sont les trois questions qui constituent le socle de l'imposture, ce quelque chose qui n'est pas à sa place.

Lorsqu'on revoit l'Histoire, on est plus immunisé pour répondre à ces interrogations non seulement par l'affirmative ou la négative (ce qui serait trop simple), mais en analysant et étayant certaines périodes du passé relativement lointain.

Ainsi, nul n'ignore que l'Histoire est jalonnée d'ouvrages pervers, pernicious et propagateurs de démente. De l'Antiquité jusqu'à l'Histoire contemporaine, nous pouvons énumérer une myriade d'impostures littéraires. Certes, il est plus facile de prétendre qu'une œuvre "récente" de talent n'est qu'une pure supercherie, puis, nettement plus difficile d'affirmer ceci pour un quelconque récit nettement plus antérieur... En effet, ce n'est qu'en 1992 que l'article L113-1 du Code de la Propriété Intellectuelle récite que "La qualité d'auteur appartient, sauf preuve contraire, à celui ou à ceux sous le nom de qui l'œuvre est divulguée". Et lorsque les "preuves contraires" viennent insinuer le doute sur l'identité de l'auteur ? Tel a été le cas de bien des écrivains, dont certains ont fait l'objet de véritables "cas" comme Molière, Alexandre Dumas père, Boris Vian et Romain GARY.

Corneille serait l'auteur de Tartuffe et non pas Molière! En tout cas, c'est ce que suppose le lexicologue Dominique LABBÉ en effectuant une comparaison "scientifique" du vocabulaire employé par les deux dramaturges, en arrive à attribuer nombre d'œuvres de Molière à Corneille. Il s'avérera quelques années plus tard que L'Imposteur par excellence n'est ni Corneille et encore moins Molière mais LABBÉ lui-même car après multiples expertises (plus particulièrement celles de Pierre LAFFON) il s'avère que la fiabilité de la méthode LABBÉ est à marginaliser... La Comédie et littérature Française n'aura pas perdu la face, ou du moins en ces temps-ci.

De même pour le grand auteur de "Les Trois Mousquetaires" et du "Comte de Monte-Cristo". Auguste MAQUET revendique la paternité de dix-neuf romans et adaptations signés Alexandre Dumas père et il s'avère qu'en 1858, devant le tribunal de la Seine, que ceci est bien avéré: Entraîné dans le désastre financier de son collaborateur, Auguste MAQUET attaqua DUMAS en justice d'abord pour impayé, et ensuite pour récupérer ses droits d'auteur sur les œuvres qu'il avait écrites en collaboration avec DUMAS afin de redorer sa notoriété et sublimer le statut de "nègre" littéraire qu'il a porté durant des décennies comme un fardeau...

L'affaire Boris VIAN n'est pas à négliger non plus: Membre du "Collège de Pataphysique", faisant de la démystification littéraire l'un de ses principes, Boris Vian signe plusieurs romans sulfureux sous le nom de Vernon Sullivan. Malgré ses tentatives pour faire croire à l'existence de ce romancier américain, la supercherie est vite dévoilée. Accusé de violence, surtout pour son roman "J'irai cracher sur vos tombes", il est littéralement persécuté par le Cartel d'action sociale et morale. VIAN et son pseudonyme ne faisant qu'un, le malheur de l'un entraînera le malheur de l'autre.

Revenons maintenant à Romain GARY, alias Fosco SINILBALDI, Shatan BOGAT, et Emile AJAR: Voilà les "enfants" nés de la plume de Roman KACEW. On connaît l'histoire... GARY publie quatre livres sous le pseudonyme d'Emile AJAR : "La vie devant soi" obtient le prix Goncourt en 1975, lorsque GARY avait déjà remporté le même prix avec Les racines du ciel. L'écrivain va même plus loin, en prêtant un visage à son pseudonyme, celui du cousin Paul PAVLOVITCH. Malgré les soupçons, pendant huit ans la mystification ne sera pas dévoilée. Ce sera PAVLOVITCH qui le fera lui-même, dans "L'homme que l'on croyait", publié après la mort de GARY.

Un tableau parfait et puis soudain, là, sous la loupe, une entaille, un détail révélateur : la toile est fautive, c'est une copie. Si je suis l'auteur du tableau, je me retourne pour contrôler que personne n'est là. Je veux être seul avec ça : j'ai un secret, je sais que l'image qui est devant moi n'est pas authentique.

Dramatique ou comique, le désir de vouloir changer de peau accompagne tout un chacun et, comme dans un voyage fantomatique, ce désir cherche à prendre corps : sommes-nous certains d'être les auteurs de nos propres vies ?

4. Les raisons de l'imposture :

Les raisons de l'imposture sont diverses. Etre un et mille à la fois est une de ces causes. Cependant, qu'est-ce qui se cache derrière ces impostures littéraires? Telle est la question.

Des éditeurs friands de scandales, ou des écrivains sulfureux qui, prêtant leurs écrits à quelqu'un d'autre, se dégageraient de toute responsabilité personnelle ? À chacun de juger. Il est certain que, jouant sur la limite subtile entre vie et fiction, vérité et mensonge, ces écrivains s'appuient sur le voyeurisme du lecteur. Scandalisé, ce même lecteur n'aura pas moins joué le jeu de l'ambiguïté...

Les écrivains aux plusieurs visages ont peut-être quelque chose en commun : le

rêve, impossible et tragique, de sortir de soi, de devenir un autre, ou, mieux, tous les autres.

Jorge Luis Borges, le maître aux identités multiples, commentait ainsi sa propension :

"Je suis héros, je suis philosophe, je suis démon, et je suis monde, ce qui est une manière fulgurante de dire que je ne suis pas" (L'Aleph, Gallimard, 1967).

Romain GARY, Boris Vian, Fernando Pessoa auront été ses compagnons de voyage...

5. Les différentes formes d'impostures :

Une imposture, comme on l'a mentionné précédemment, consiste en l'action délibérée de se faire passer pour ce qu'on n'est pas (quand on est un imposteur), ou de faire passer une chose pour ce qu'elle n'est pas (supercherie, mystification, escroquerie). La nature d'une chose ou d'une personne se révèle en définitive différente de ce qu'elle laissait paraître ou croire. Ce mot provient du latin « imponere » : "abuser quelqu'un".

Mais l'imposture, en tant que discours construit ou scénario prémédité, peut aussi être vue comme un mensonge parfois nécessaire, voire indispensable, lorsqu'elle permet de maintenir la cohésion sociale d'un groupe, ou simplement la survie d'un individu en tant qu'acteur social.

L'imposture en littérature peut prendre la forme d'une supercherie jouant avec les codes de l'essai et des mystifications. Elle peut aussi avoir recours à la fiction bidonnée par collage avec emprunts de textes écrits par d'autres dans le cadre d'un canular, voire une fiction sous pseudonyme, voire un plagiat pur et simple qui constitue un vol consistant à s'inspirer d'un modèle que l'on omet délibérément ou par négligence de désigner.

Cependant, supercherie et imposture se dénoncent: La première tient plus du jeu littéraire ou de la blague, alors que la deuxième prend une dimension souvent scandaleuse et péjorative puisqu'elle porte atteinte, sur le plan moral, aux usages littéraires, au contrat tacite qui lie un auteur à son public.

Une supercherie qui ne saurait cesser de l'être peut se voir qualifiée à fortiori d'imposture : la supercherie c'est le processus, la construction littéraire et intellectuelle qui mène au résultat, un texte, bien souvent une œuvre de création à part entière.

L'imposture, sans nier la part créative qui la sous-tend, met en jeu la tromperie à des fins pécuniaires et/ou idéologiques aux conséquences parfois dramatiques d'un point de vue social et économique, qui déborde largement le domaine littéraire.

Enfin, il faut distinguer l'imposture (l'acte vicié, le fait constaté), du sentiment d'imposture : très ténu, ce sentiment affecte toute personne en proie au doute quant à ses fonctions (son statut), son rôle, son humanité même. De très nombreux personnages de fictions se caractérisent par un "sentiment d'imposture".

6. Imposteurs célèbres et célèbres impostures :

Lorsqu'on revoit l'Histoire, on arrive à épinglez les imposteurs célèbres comme autant de papillons rares.

L'exemple d'Apollinaire est très illustratif: A-t-il endossé la paternité de manuscrits qui n'étaient pas de lui ? En effet, il s'avère que ce dernier est à la lisière de la supercherie lorsqu'il publie "Les Onze Mille Verges", orgie fantaisiste et débridée, «empruntée» à plusieurs obscurs auteurs de romans érotiques de la fin du XIXe siècle.

Le cas d'Émile Zola est différent et inaugure une agréable lignée d'impostures: celles commises par de joyeux plaisantins. Le futur auteur des Rougon-Macquart, apprenant, à la mort de Baudelaire, que l'œuvre intégrale du poète allait paraître, donna à la presse des poèmes prétendus inédits du grand homme. Le canular fit long feu: on découvrit que les poèmes étaient l'œuvre d'un protégé de Zola, Paul Alexis.

Plus récemment, des années 1920 à 1939, les romans d'Elissa RHAÏS conquièrent la critique parisienne (La fille d'Eleazar en 1921). L'auteur est une femme musulmane d'Algérie, arrivée à Paris avec ses trois enfants, et elle décrit dans un français parfait l'ambiance du Proche-Orient... En 1939, l'enquête menée avant de lui remettre la légion d'honneur met à jour la supercherie : Elissa RHAÏS est illettrée et presque analphabète. Elle n'a fait que signer les livres écrits par son prétendu fils Raoul DAHAN, un cousin qu'elle tient sous sa coupe. Le monde littéraire tient le secret. Ce n'est qu'à la mort de Raoul DAHAN et à la publication par son fils en 1982 de l'histoire complète que le scandale ressurgit.

Le cas de Romain GARY se transformant en Émile AJAR et remportant une seconde fois le prix Goncourt est célèbre. La plus célèbre des impostures littéraires peut-être... Comme quoi «La malveillance et le dénigrement, comme l'écrivait si bien Chateaubriand, sont les deux caractères de l'esprit français», de sorte que l'on sera toujours un imposteur (ou plutôt un usurpateur) aux yeux d'un tiers plus ou moins amer, plus ou moins malheureux...

En 1995, Benjamin WILKORMIRSKI publie Fragments, une enfance 1939-1945, qui raconte sa vie dans les camps. La presse encense le livre pendant quatre ans avant qu'un journaliste n'émette des doutes. L'auteur est en fait Bruno DOESSEKER, fils d'Yvonne GROSJEAN, associé avec une affabulatrice, Lauren STRATFORD, qui se faisait passer pour Laura GRABOWSKI, soi-disant survivante des camps d'extermination.

Un an après la précédente date, les éditions Plon publient un roman "érotico-

banlieusard" sur les expériences sexuelles d'une adolescente, attribué à un jeune beur. Le manuscrit de CHIMO serait arrivé à la maison d'éditions par l'intermédiaire d'un avocat resté anonyme. Le doute sur l'identité de l'écrivain est immédiat. La supercherie est dévoilée et lance les noms de plusieurs écrivains confirmés, susceptibles d'avoir écrit ce récit.

En 1997, Jack-Alain Léger publie sous le nom de Paul SMAÏL deux romans (Vivre me tue, Balland) présentés comme le récit autobiographique, "d'un jeune beur de trente ans, né de parents marocains, titulaire d'un DEA de littérature comparée". Le livre est plébiscité. En 2001, SMAÏL publie aux Éditions Denoël un autre livre « Ali le magnifique ». Très vite, Jack-Alain Léger avoue qu'il souhaite qu'on lise une œuvre pour elle-même, sans préjugés sur l'auteur et qu'il aime porter des masques : Melmoth, Dashiell HEDAYAT, Eve SAINT-ROCH, c'est lui!

Sans oublier l'affaire Jeremy TERMINATOR LEROY qui devient la coqueluche du tout New-York et des écrivains gays, avec Sarah. Il renouvelle son succès avec « Le livre de Jérémie » (Denoël). En 2005, une enquête pousse Laura Albert à révéler qu'elle est l'auteur des livres et du personnage de J.T. LEROY. Elle s'était faite passer pour la mère de J.T. LEROY.

En 2003, Oprah WINFREY lance sur son plateau l'auteur d'une "autobiographie" racontant ses années de galère et sa rédemption. Vendu à 3,5 millions d'exemplaires dans le monde, ce livre est, en réalité, une pure fiction... N'arrivant pas à faire publier son roman, James FREY avait préféré "frauder" et transformer son récit en autobiographie. A lire sur le blog (fermé) de Laurent MAURIAC et Pascal RICHÉ.

En 2008, Misha DEFONSECA avoue la supercherie de son autobiographie, Vivre avec les loups. Son histoire de petite fille juive traversant seule l'Europe à la recherche de ses parents, en pleine seconde guerre mondiale, est fausse. Elle présente ses excuses à ses lecteurs, et son éditeur est amené à faire de même.

C'est pour ce cas une imposture littéraire évitée grâce à la perspicacité d'un professeur de l'Université du Michigan. Roma RADZICKI et Herman ROSENBLAT étaient prêts à publier leur trop belle histoire : celle d'une enfant de 9 ans qui aurait sauvé un adolescent de quinze ans en lui donnant du pain dans un camp près de Buchenwald, et qui s'étaient retrouvés et mariés des années plus tard à New York. Les doutes de l'universitaire suffirent à annuler la publication du récit, dont Oprah WINFREY avait cependant déjà fait la publicité à la télévision...

Génies de la dissimulation, opportunistes de talent ou simples d'esprit culottés, ils sont des centaines à avoir égratigné l'histoire avec leurs mensonges, falsifications, supercheries ou impostures. Cependant, si ceci fut un passe-temps pour certains, l'usurpation d'identité fut une obligation pour d'autres.

4- Deuxième partie: Découverte de l'auteur :

1. Rencontre avec Romain GARY :

« Au foisonnement de vérités sordides, je préfère la tromperie qui nous exalte. »

Alexandre POUCHKINE "Le Héros" (1830)

L'œuvre de GARY est très diverse, comprenant plus d'une vingtaine de romans variés, un nombre important d'essais, de reportages et d'entretiens parus dans la presse française et américaine, des scénarios et collaborations à des films, deux pièces de théâtre publiées, des nouvelles de jeunesse, ainsi que plusieurs manuscrits de théâtre et au moins deux romans inédits. Plusieurs de ses œuvres ont été écrites sous des pseudonymes, dont le plus important a été celui d'Émile AJAR, sous lequel GARY publia quatre romans en parallèle avec ceux publiés sous son propre nom.

Il est difficile de résumer l'œuvre de GARY succinctement, puisqu'il a écrit plusieurs de ses romans directement en anglais, et s'est parfois chargé des traductions de ses œuvres du français vers l'anglais ou vice versa, s'affublant occasionnellement d'un pseudonyme en tant que traducteur. La plupart de ses traductions représentent en fait des cas de réécriture, les œuvres visant des publics différents. Comme le dit son ami François BONDY, « quand on lit les cinq livres que Romain GARY a écrit directement en anglais, on y rencontre un autre écrivain. ». En outre, il a remanié plusieurs de ses premiers romans, et dans plusieurs cas les différences entre les versions originales et définitives sont significatives.

On peut cependant diviser la carrière littéraire de GARY en trois grandes périodes, auxquelles correspondent trois textes autobiographiques. La première s'étend de la publication de son premier roman, *Éducation européenne*, en 1944 jusqu'à la publication de *Johnnie Cœur* en 1961. Dans ces premières années de l'activité littéraire de GARY, chacune de ses œuvres idéalistes aux héros légendaires a été suivie par des satires où figurent des charlatans qui démontent ces mêmes processus de création de légendes, et qui en sont, comme le dit Ralph SCHOOLCRAAFT, une « inversion exacte » : le roman de la Résistance, *Éducation européenne*, est suivi par le récit d'une supercherie conduite par un rescapé de BUCHENWALD, *Tulipe* (1946), et par un roman sur l'ambiguïté des valeurs dans la France de l'immédiat après-guerre, *Le Grand Vestiaire* (1948) ; le plaidoyer écologique et humanitaire, *Les Racines du ciel* (1956), est suivi par une satire de l'O.N.U., *L'Homme à la colombe* (1958) et par *l'histoire d'une fraude*, *Lady L.* (publiée d'abord en anglais en 1958, puis en français en 1963) ; son récit autobiographique, *La Promesse de l'aube* (1960), est suivi par *Johnnie Cœur* (1961), qui reprend les thèmes de *Tulipe* et *L'Homme à la colombe*. SCHOOLCRAAFT souligne fort justement que ces œuvres satiriques controversées n'ont pas été reconnues par le public et la critique – alors qu'elles sont pourtant essentielles à la compréhension du parcours de GARY – mais aussi qu'elles sont toutes des réécritures d'un même texte où le créateur

d'une supercherie devient victime de sa propre illusion. Comme le note Paul AUDI, c'était une façon de « tremper ses "idéaux" dans le seul bain d'acide susceptible de vérifier leur pertinence. ». Durant cette période, GARY contribuait à l'élaboration et à la consolidation de sa légende personnelle en encourageant ses lecteurs à tisser des liens entre le contenu de ses romans et les faits connus de sa biographie, tout en suggérant à travers ses œuvres satiriques le caractère illusoire de telles légendes.

C'est vers la fin de cette période que GARY publie *La Promesse de l'aube*, œuvre dans laquelle ces deux tendances (idéalisme désespéré et imposture) se retrouveront. On reconnaît donc déjà parmi les œuvres de cette période le dédoublement que vivra leur auteur dans la dernière partie de sa carrière.

Une deuxième période est inaugurée par le mariage de GARY avec Jean SEBERG en 1963, quand l'image publique de GARY se transforma, de celle d'un littéraire en celle d'une vedette suivie par la presse populaire, avec pour résultat que la manipulation de son image publique fut mise hors de son contrôle personnel. La création et le maintien d'une légende personnelle cohérente furent alors remplacées par la réinvention continuelle d'une succession d'identités diverses coïncidant avec la création de chacun de ses romans. C'est à cette période que GARY publie *Pour Sganarelle* (1965), son prologue théorique au cycle de romans intitulé « *Frère Océan* », qui comprend *La Danse de Gengis COHN* (1967) et *La Tête Coupable* (1968). En parallèle GARY publie deux romans dans un cycle intitulé « La Comédie américaine », *Les Mangeurs d'étoiles* (1966, publié en 1961 en anglais sous le titre *The Talent Scout*) et *Adieu GARY Cooper* (1969, publié en 1964 en anglais sous le titre *The Ski Bum*). Ces deux cycles sont suivis par des textes très divers : le récit autobiographique *Chien blanc* (1970), la chronique de voyage *Les Trésors de la mer Rouge* (1971), les romans *Europa* (1972), et *Les Enchanteurs* (1973) (ce dernier étant intéressant en tant qu'unique roman de GARY situé en Russie) et son entretien autobiographique *La Nuit sera calme* (1974). Les romans de cette période mettent en scène « un nouveau type de personnage, qui serait grand dévoreur d'identités et non plus rivé (...) à un être ou une essence. Un personnage qui s'identifierait avec l'auteur, puisqu'il ne saurait y avoir d'univers romanesque objectif, et qui serait en constante transformation entre ses identités successives. ». Pendant cette période, alors que GARY s'évertuait en vain à renouveler son profil public à travers une recherche constante d'innovation littéraire, et à travers cette nouvelle autobiographie plus franche et plus complète, l'image de GARY dans la presse et auprès du public demeura stable.

La troisième période correspond à celle de la double vie menée par GARY lors de l'affaire AJAR. Elle commence avec la publication sous le pseudonyme de Shatan BOGAT du roman d'aventures *Les Têtes de Stéphanie* en 1974, roman qui fut réédité sous le nom de GARY pour pallier la faiblesse des ventes initiales. Cette tentative permit à GARY d'affiner sa stratégie en vue de la création d'AJAR, laquelle consista initialement à ne pas révéler à ses éditeurs l'identité cachée par le pseudonyme. La création d'AJAR représenta un « passage à l'acte ».

Dans ses dernières années, GARY publia sous le nom d'AJAR : *Gros-câlin* (1974), « autobiographie insensée » du narrateur, dont la relation avec le python qu'il a adopté peut se comprendre comme le miroir de celle qui unissait GARY à ses

pseudonymes ; *La Vie devant soi* (1975), une réécriture de *La Promesse de l'aube* ; *Pseudo* (1976), l'« autobiographie simulée avec une dimension autobiographique » d'Émile AJAR, que le public croyait alors être le pseudonyme de Paul PAVLOWITCH, où celui-ci est le narrateur et GARY figure comme personnage ; et *L'Angoisse du Roi Salomon* (1979).

Sous le nom de GARY il publia *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* (1975), *Clair de femme* (1977), la version théâtrale du *Grand vestiaire*, *La Bonne Moitié* (1979), une nouvelle version des *Couleurs du jour* (1952), *Les Clowns lyriques* (1979), et son dernier grand roman sur la Seconde Guerre mondiale, *Les Cerfs-volants* (1980), avant de se suicider en décembre 1980. Son texte posthume, *Vie et mort d'Émile AJAR* (1981), explique les raisons pour lesquelles il a conduit cette supercherie.

La recherche reliée à la présente thèse se situe à une période intéressante pour l'étude de Romain GARY. Les dernières années ont vu une prolifération d'études critiques, la parution d'une biographie détaillée, et la republication d'une large partie de son œuvre, y compris de nombreux textes rares ou inédits. Ode à l'homme qui fut la France réunit les articles de GARY sur le Général de GAULLE, dont certains sont traduits de l'anglais pour la première fois. L'Affaire homme et le récent recueil dans la collection des « Cahiers de l'Herne » regroupent une collection de ses essais journalistiques variés, et *L'Orage* présente une collection de ses nouvelles.

La vie mouvementée de Romain GARY a fait l'objet de plusieurs études et portraits biographiques. Une des plus importantes est la première, *L'homme que l'on croyait*, le récit détaillé de l'affaire AJAR par Paul PAVLOWITCH. Celui-ci fut le porte-parole de GARY dans son incarnation sous ce pseudonyme, et nous fournit un aperçu de la personnalité, des méthodes de travail, et des affinités littéraires de GARY. Certains des témoignages de PAVLOWITCH étant en contradiction directe avec les affirmations de GARY et d'autres personnes impliquées dans l'affaire AJAR, une approche circonspecte des sources disponibles sera donc nécessaire.

2. A la recherche du pseudonyme :

S'il est une métaphore qui revient souvent chez les exégètes de Romain GARY, c'est bien celle du caméléon. L'anecdote qu'aimait raconter GARY lui-même à propos de ce lézard possédant l'art de la transformation semble pourtant avoir induit une lecture réductrice de la trajectoire littéraire de l'écrivain français.

Or, s'il est vrai que la multiplicité des visages arborés par l'auteur de *La Promesse de l'aube* autorise, à plus d'un égard, la comparaison avec le caméléon, on a du mal à admettre l'idée de camouflage qui s'y rattache et qui sied fort peu aux diverses figures affichées, parfois avec ostentation, par Romain GARY. Du héros des forces aériennes de la France libre au flamboyant diplomate, époux de l'actrice

hollywoodienne Jean SEBERG, GARY a lui-même projeté sous les feux de la rampe ses propres personnages. À François Bondy qui lui demande si l'écrivain et la « star » en lui font bon ménage, GARY répond tout de go: « Ils se détestent, se jouent des tours de cochons, se contredisent, se mentent l'un à l'autre, trichent l'un avec l'autre » (1974).

Peut-être convient-il, vu donc la richesse de ces trajectoires enchevêtrées, de traquer en amont cette construction d'une voix parallèle à celle de GARY. Les motifs qui fondent la pseudonymie sont certes aussi nombreux que les écrivains qui s'y abritent. Outre les questions bien évidentes de censure ou d'autorité par exemple, Gérard Leclerc, dans *Le Sceau de l'œuvre*, voit aussi le pseudonyme comme une marque de la complexité du soi énonciatif. Ainsi, le pseudonyme peut signifier également:

"Je suis dans et par l'écriture autre que celui que j'ai été avant l'écriture. Je suis celui que me fait l'écriture de l'œuvre. Ce que je suis pour les autres, ce que je suis pour l'état civil, c'est mon nom de famille, le nom de mon père, de mes ancêtres. Par le pseudonyme, je signe d'un nom propre, d'un nom que j'ai choisi, le texte qui m'est propre."

"Se nommer soi-même, c'est, du moins dans le fantasme, naître à nouveau, et même naître de soi, s'engendrer soi-même."

"C'est vouloir être identifié socialement par son œuvre propre, par l'œuvre créée. Par le pseudonyme, je quitte la société pour la culture, la vie civile pour la Littérature."

Cependant, la première occupation littéraire du jeune Romain, telle qu'elle est rapportée dans *La Promesse de l'aube*, est de se trouver un pseudonyme qui convienne à ses ambitions. Cette invention de soi sera une thématique centrale de toute l'œuvre de GARY. En particulier la création d'AJAR – que l'on peut considérer comme passage à l'acte de création d'un auteur, d'une œuvre, et de sa relation à la presse – représente la manifestation ultime de ce besoin de dissimulation et de renouvellement identitaire.

Il est vrai aussi que la tradition littéraire russe comprend une multitude d'écrivains à pseudonymes, mais ces cas de création d'hétéronymes, ces cas d'auteurs qui ont su s'affranchir de leur passé pour acquérir une nouvelle identité parallèle, sont plus rares. GARY dira d'ailleurs à ce propos:

« Un grand écrivain français ne peut pas porter un nom russe. Si vous étiez un

virtuose violoniste, ce serait très bien, mais pour un titan de la littérature française, ça ne va pas...».

C'est ce souci de réduire sa visibilité qui pousse le personnage principal et sa mère à « chercher à l'avance un nom d'auteur pour une œuvre qui n'est pas encore écrite ».

On sait bien aussi que Romain GARY s'est moqué pendant des années de l'intelligentsia littéraire française en publiant plusieurs romans à succès. Les plus maniaques savent aussi que Romain GARY a publié une satire de l'ONU alors qu'il était diplomate, initialement sous le pseudonyme de Fosco SINIBALDI pour ne pas nuire à son rôle diplomatique, et reprenant les thèmes de *Tulipe*, et un roman d'aventures intitulé "Les têtes de Stéphanie" sous le nom de Shatan BOGAT.

Or, dans le cas de Romain GARY, nous avons affaire non pas à une seule révélation, mais à une série de révélations, qu'il faut toutes prendre en compte dans une approche globale de l'œuvre. On distingue en effet quatre périodes différentes dans la vie de Romain GARY:

- La première, de la création de *Gros Câlin* à celle de *La Vie devant soi*, quand son identité était inconnue – bien que certains se doutassent qu'il s'agissait du pseudonyme d'un écrivain expérimenté – et que les faits connus ou les suppositions sur sa biographie étaient ceux que GARY avait fait parvenir à son éditeur et aux journalistes ;
- La deuxième période, après le Goncourt en 1975, quand le public et les éditeurs pensaient savoir qu'AJAR était PAVLOWITCH, sachant aussi que celui-ci était un cousin de GARY ;
- La troisième, quand le public apprit en 1981 par la publication de *L'Homme que l'on croyait* de PAVLOWITCH et de *Vie et mort d'Émile AJAR* à titre posthume de GARY, qu'AJAR était un auteur imaginaire et la création de GARY (avec la biographie qu'on lui connaissait par *La Promesse de l'aube* et ses propres déclarations) ;
- Une quatrième, enfin, que GARY n'a peut-être pas prévue, quand le public dispose d'informations sur les origines véritables de l'auteur, qui permettent de percevoir le haut degré de fabulation dans sa création identitaire, de percevoir, donc, que Romain GARY était, au même titre qu'AJAR, une création de Roman Kacew.

Ces périodes peuvent se résumer ainsi :

Période 1 Ajar = X	Période 2 Ajar = Pavlowitch	Période 3 Ajar = Gary	Période 4 Ajar = Kacew
Gros Câlin La Vie devant soi	Pseudo L'Angoisse du Roi Salomon	Vie et mort d'Émile Ajar [L'Homme que l'on croyait]	

Plusieurs travaux importants ont déjà été consacrés aux liens entre les discours autobiographiques de GARY et AJAR dans *Pseudo*, c'est-à-dire les liens entre les discours de nos deuxième et troisième périodes, mais tous ces travaux proviennent donc de la période où les origines véritables de GARY étaient encore inconnues.

On peut spéculer que GARY a décidé de publier plusieurs autoportraits détaillés en vue de ses projets de dédoublement et d'écriture sous pseudonyme qui suivront. En effet, c'est seulement un mois après la publication de *La Nuit sera calme*, en avril 1974, que GARY fait une nouvelle tentative avec la publication des *Têtes de Stéphanie* initialement sous le pseudonyme de Shatan BOGAT. Le prochain ouvrage de GARY après cette tentative fut le premier AJAR, *Gros Câlin*, qui parut en septembre de la même année.

Romain GARY résume si bien l'utilité mais aussi l'handicap de porter maints pseudonymes en disant:

« *L'ennui, avec un pseudonyme, c'est qu'il ne peut jamais exprimer tout ce que vous sentez en vous. J'en arrivais presque à conclure qu'un pseudonyme ne suffisait pas, comme moyen d'expression littéraire, et qu'il fallait encore écrire des livres.* »

3. De Romain GARY à Émile AJAR - « La défense AJAR »:

"Ne m'appellez pas Nénesse. Je m'appelle Emile AJAR et j'en suis fier."

S'inventer un pseudonyme pour Romain GARY c'est la simulation par quoi nous remplaçons le « vivre », l'insupportable réel...

Resituons un peu le contexte: Paul PAVLOWITCH, né le 5 février 1942 à Nice, est écrivain et journaliste. Présenté comme le neveu de Romain GARY, Paul PAVLOWITCH est en réalité le fils de DINAH, la cousine germaine de GARY. Les courtes études de Paul seront payées par l'écrivain qui le considère un peu comme son fils.

Paul PAVLOWITCH est surtout connu pour avoir endossé au début des années 1970, à la demande de Romain GARY, qui désirait se livrer à une mystification littéraire, le pseudonyme d'Émile AJAR, auteur affiché des romans *Gros-Câlin*, *La Vie devant soi*, *Pseudo* et *L'Angoisse du roi Salomon*, écrits en réalité par son oncle.

Émile AJAR a obtenu le prix Goncourt en 1975, récompense qu'il n'a pu refuser. Des journalistes ayant établi le lien de parenté entre "AJAR-PAVLOWITCH" et Romain GARY, ce dernier imagine, de façon machiavélique, AJAR se racontant.

Ce sera *Pseudo* (1976), roman mettant en scène un mystérieux oncle, tyrannique, égocentrique, nommé "Tonton Macoute" où chacun reconnaîtra GARY... De son côté, Paul PAVLOWITCH retracé cette aventure littéraire en 1981 dans un livre publié sous son nom par les éditions Fayard : *L'homme que l'on croyait. "AJAR"*.

La clef de la mystification a été donnée par Romain GARY lui-même dans une publication posthume : *Vie et mort d'Émile AJAR*

Signé Émile AJAR, *La Vie devant soi* complète ce cycle du « roman de début de vie ». L'œuvre construit et raconte la nécessité, pour le jeune garçon et sa mère adoptive, de préparer la vie à venir. La formation du personnage s'élabore dans un espace littéraire qui réalise la création et le devenir de l'auteur. Le terme de ce roman d'AJAR n'est pas la fin de la jeunesse ; la célébrité de GARY ou d'AJAR n'est pas l'aboutissement de l'auteur. *La Vie devant soi* confirme la percée d'une œuvre littéraire, celle que, depuis *Gros-Câlin*, GARY signe Émile AJAR. L'avènement du jeune héros de *La Promesse de l'aube* et du nouveau romancier d'*Éducation européenne* trouve, en celui d'AJAR, un prolongement que l'auteur annonce, à travers le personnage narrateur des *Enchanteurs*.

L'œuvre d'apprentissage, comme l'expérience d'AJAR, engendre une « créature » (mot emprunté à PAVLOWITCH) qui échappe à la vieillesse et qui porte la nécessité du devenir:

« *La formation du héros passe par une érosion nécessaire de tout ce qui le constitue. L'adulte ne pourra naître que le jour où disparaîtra l'enfant* »

Le héros de roman se construit à partir de l'enfant qui inspire l'histoire à raconter. GARY, avec le pseudonyme, se trouve un avenir nouveau, quand il fait l'expérience, relisons Paul PAVLOWITCH, de l'« auteur "marqué". Évalué, jugé, classé et souvent condamné depuis longtemps ».

Le pseudonyme libère Romain GARY des préjugés qui l'atteignent, et ce, dans

l'épreuve de nouvelles limites.

L'intervention de GARY au moment de l'affaire AJAR vient montrer comment il a su jouer avec cette image d'auteur dépassé. La réflexion sur l'expérience des limites, chez Romain GARY, appelle le titre du roman qu'il fait paraître en 1975 : *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*, roman que GARY lui-même, au terme de *Vie et Mort d'Émile AJAR*, mentionne pour finir sur l'image du « pauvre GARY », créée par ceux dont il se moque :

"Et les échos qui me parvenaient des dîners dans le monde où l'on plaignait ce pauvre Romain GARY qui devait se sentir un peu triste, un peu jaloux de la montée météorique de son cousin Émile AJAR au firmament littéraire, alors que lui-même avait avoué son déclin"

Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable

Nul ne peut ignorer comment Romain GARY a participé à cette mise en relation et en opposition des deux auteurs considérés, allant, pour se situer publiquement par rapport à Paul PAVLOWITCH, jusqu'à construire ce genre de confidences auprès du journaliste Philippe BERNET :

Je ne suis pas un génie surhumain capable de tenir la plume de Paul en plus de la mienne. Et encore, je trouve que je n'écris pas assez. Non, il faudra vraiment dissiper ces fumées et prendre Paul au sérieux. Ne pas abîmer ce garçon d'or pur...

L'expérience vécue du pseudonyme d'AJAR est donc l'occasion d'une expérience donnée comme vécue qui permet, dans l'entretien même, à GARY de raconter et de peindre son neveu avec style, quand sur la même page est reprise la révélation du pseudonyme de Shatan BOGAT.

L'ex-Émile AJAR, Alias Paul PAVLOWITCH, se cachait donc à Paris chez son grand-oncle Romain GARY...

Cette étourdissante autobiographie délirée est-elle à moitié vraie ou à moitié fausse ? Certains diront sûrement: "Peu importe, surtout, quand le talent est permanent!"

4. La révélation :

En 1980, GARY sort son dernier roman : *Les Cerfs-Volants*. Il ne connaît pas le destin du premier roman de début de vie, dont il est le pendant ultime : aucune réécriture, aucune réédition même posthume.

Ce roman appartient, nous le savons, à la fin "agitée" de l'histoire de l'homme

Romain GARY. L'année suivante lance la révélation d'Émile AJAR et pose encore la question, à travers l'affaire AJAR, d'un GARY ignoré de son vivant, reconnu à la seule signature de GARY.

L'activité de l'apprenti, saisi dans une quête de pseudonymes ainsi dévoilés dans l'œuvre autobiographique, entre en correspondance avec les révélations de *Vie et Mort d'Émile AJAR*, le livre posthume qui propose une rapide transcription des mobiles de GARY, des motivations d'AJAR. L'« encre rouge » de Romain, dans *La Promesse de l'aube*, vient symboliquement recouvrir le nom de l'état civil, à faire disparaître aux yeux de la mère qui voit le fils devenir un écrivain français.

En écrivant ce qui allait être le premier AJAR, GARY ne pensait pas encore éditer sous un autre nom que le sien, ses manuscrits traînaient partout dans son atelier et le titre *Gros-câlin* y était déjà apposé.

Lorsqu'une de ses amies, Mme Lynda NOËL, qui avait vu le manuscrit, alla répéter suite à la naissance d'AJAR que ce dernier était en réalité Romain GARY, on ne l'a pas cru. C'est l'auteur lui-même qui confirme :

"On ne voulait rien savoir: et pourtant, cette gentille dame s'était donné tant de mal pour essayer de me faire rendre mon dû! Seulement, voila: Romain GARY était bien incapable d'avoir écrit cela. Ce fut, mot par mot, ce qu'un brillant essayiste déclara à Robert GALLIMARD. Et un autre au même ami qui me fut cher: "GARY est un écrivain en fin de parcours. C'est impensable. J'étais un auteur classé, catalogué, acquis, ce qui dispensait les professionnels de se pencher vraiment sur mon œuvre et de la connaître."

Il y a toute une séduction des noms d'auteurs que l'accumulation, dans le choix de la lourdeur des prénoms et noms, rassemble pour les exclure du choix de Romain, en recherche d'un nom d'écrivain qui serait son unique gloire :

Je lisais les noms, nouveaux pour moi, sur la couverture des livres, Antoine de Saint-Exupéry, André Malraux, Paul Valéry, Mallarmé, Montherlant, Apollinaire, et comme ils me paraissaient briller à la devanture de tout l'éclat désirable, je me sentais dépossédé et m'irritais fort de n'avoir pas été le premier à m'en parler.

Pour le lecteur, la négation du « n'importe qui » appelle la nécessité de « devenir quelqu'un ». Dans l'univers littéraire de l'auteur, cela motive et amène la révélation du personnage, à travers des talents qu'il doit prouver. La notion d'exception n'est pas éloignée de celle du génie : c'est là une notion que les personnages cultivent dans la nécessité du devenir et que l'apprentissage permet littérairement de mettre en œuvre. L'humour garyen vient, dans le décalage qu'opère le jeu de la rétrospection avec l'inscription du passé dans le temps présent de l'écriture, réhabiliter la part du raisonnable. Dans cette aspiration au génie, le personnage garyen du Wunderkind (marginalisé par le choix même de la langue étrangère qui sert à le désigner) en appelle un autre : celui du maître. Le verbe de l'aspiration aimante, dans le texte, celui de la leçon que le maître donne au nom de la raison à garder : allusion qui répète, dans notre travail, l'importance de la composition française et du professeur de français.

5- Troisième partie: Aspects pratiques et analyse de romans

1. Psychanalyse de l'auteur :

Qui était Romain GARY? Comment cerner la vérité d'un homme qui s'ingénia, mêlant constamment réalité et imagination, biographie et fiction, à construire sa propre légende? Recenser les mensonges du roman, répondre à la fabulation par l'archive, démentir l'invention par le document, passer le récit au crible des témoignages et des pièces à conviction n'ont que peu d'intérêt pour ceux qui aiment GARY.

La seule vérité de l'écrivain se trouve dans ses livres. Il faut donc y revenir pour délimiter, à l'intérieur de la fiction, les contours de l'authenticité.

GARY changea de nom, de pays, de nationalité, de langue, de femme... La question de l'identité est au cœur de sa création; elle sert ici de fil rouge à la réflexion sur l'œuvre.

L'identité, selon GARY, est à la fois volonté et fidélité, ouverture au changement et respect de la promesse, aux antipodes d'une essence originaire immuable, mais tout aussi éloignée d'une invention intégrale de soi.

La relecture de GARY à l'aune de la psychanalyse montre combien le jeu picaresque des identités d'emprunt, s'il n'entama en rien l'unité de l'œuvre, fut, en revanche, un puissant facteur de dilution psychique.

L'Angoisse du Roi Salomon est l'un des derniers livres de Romain GARY avant sa mort, le dernier publié sous l'alias d'Emile AJAR. Et pour l'occasion, même si on ignore si l'idée du suicide le travaillait déjà, nous avons eu droit à un véritable florilège de thèmes, à une sorte de compilation de toutes les obsessions dont il avait fait état dans d'autres livres.

Sans oublier, bien sûr, un des thèmes chers à l'auteur, celui qu'il a développé abondamment dans *La Promesse de l'Aube* et, dans une moindre mesure, dans *La Vie Devant Soi* : l'amour maternel. Cette capacité à faire éclater la vérité à force de naïvetés, de contresens et de propos dyslexiques, et ce rapport affectueux qu'il entretient avec une femme âgée qui n'est pourtant pas sa mère. Aussi, et en dépit de la méfiance ou du mépris de GARY pour la psychanalyse, il y a bien sûr beaucoup d'Œdipe dans la relation entre Jean et Cora dans son livre *L'angoisse du Roi*

Salomon...

Labilité d'un moi-caméléon fissuré par les multiples expériences de sortie de soi, judéité mise à mal par le roman familial et l'expérience de l'exil. Son identité masculine est donc menacée par la perspective du vieillissement et du déclin physique.

Enfin, comme dans d'autres de ses livres, GARY met en scène des personnages en lutte contre l'image qu'ils renvoient aux autres, des héros malheureux du décalage entre ce qu'ils sont aux yeux de la société, et leur for intérieur.

Dans La Promesse de l'Aube, GARY avait voulu nous expliquer qu'il n'était pas le grand homme que sa mère ou d'autres imaginaient. Au soir de sa vie, travaillé par l'angoisse du déclin, comme il l'avait déjà montré avec Au-delà de cette Limite votre Ticket n'est plus Valable, il persévérerait en rappelant, ou en voulant se convaincre, que je suis un autre, et qu'on n'est un vieillard que dans le regard des autres.

Ce n'est pas vrai qu'on vieillit, Jeannot, c'est seulement les gens qui exigent ça de vous. C'est un rôle qu'on vous fait jouer et on ne vous demande pas votre avis.

L'angoisse du Roi Salomon.

2. Titres et significations des livres autofictionnels de Romain GARY:

I - SOUS LE PSEUDONYME DE ROMAIN GARY :

Éducation européenne

Éducation européenne est un roman de Romain GARY, paru en 1945. C'est son premier roman écrit sous ce nom durant l'automne 1943 alors qu'il combat comme aviateur dans le groupe Lorraine depuis l'Angleterre. Éducation européenne reçut le prix des Critiques (1945) et remporta un vif succès, notamment avec sa traduction dans 27 langues. Jean-Paul Sartre tenait ce livre pour le meilleur roman sur la Résistance.

L'épopée qui emporte Romain (et dont la source est aussi maternelle) inspire le

premier roman, *Éducation européenne*. Le texte de l'œuvre autobiographique retrouve dans le projet humaniste du roman, une sorte de fresque de la Résistance et du refus de soumission. Quelque chose de l'idéal gaulliste de 1940 : l'histoire se passe dans la forêt des partisans polonais, à la veille de la bataille de Stalingrad. Ce premier roman, fondé sur l'apprentissage du jeune Janek, est une œuvre de soldat, de fils, de Français. Il donne à la création de GARY un sens et une cohérence à saisir dans une perspective qui n'est pas sans emprunter à l'auteur de *Stendhal et Flaubert*.

Le Grand Vestiaire

Le Grand Vestiaire est un roman de Romain GARY, paru en 1949. À la Libération, le héros (et narrateur) Luc Martin, quatorze ans, dont le père instituteur est mort va se trouver mêlé à la confusion générale des années d'après guerre. Il va être accueilli par un certain Vanderputte avec qui il commettra quantité de cambriolages et vols pour alimenter « le grand vestiaire » c'est-à-dire l'appartement du vieux Vanderputte. Ce dernier va se révéler pire qu'un collaborateur, un dénonciateur de Juifs. Luc Martin le suivra jusqu'au bout dans sa fuite à travers la France.

Comme tous les autres romans, celui-ci comporte des significations multiples. On n'assiste pas encore à l'expression de tout ce qu'on va aimer par la suite (humour, dérision, ironie mordante, dénonciation, désinvolture...). L'écriture est plus sage, très accessible. Mais on y trouve cependant les traits propres à GARY : sentiments humains décalés (où on ne les attend pas), intérêt pour les marginaux, voire les assassins ou les vauriens. Ici les détresseurs et voleurs sont au premier plan du récit, mais on note que les victimes sont peu à plaindre.

Le Grand vestiaire est à comprendre à plusieurs niveaux. 1°: celui de l'appartement de Vanderputte est au premier degré un vestiaire, une accumulation d'objets hétéroclites volés et pas seulement de vêtements. 2° Puis le grand vestiaire fait allusion au grand bouleversement, au chaos de l'Après-guerre où chacun se débrouille pour vivre comme il peut. 3° le Grand vestiaire c'est celui, plus large où s'accumulent les sentiments et les caractères hétéroclites du monde hirsute sorti de la sale Guerre.

Quel serait le propos du livre ? GARY se moque du confort bourgeois, est à l'aise dans le chambardement et le brassage d'idées. Il dénonce certes la collaboration mais laisse place à l'amour de l'humanité sans se gargariser de théorie.

Les Racines du ciel

Les Racines du ciel est un roman de Romain GARY publié le 5 octobre 1956 aux éditions Gallimard et ayant obtenu le Prix Goncourt la même année. Ce roman, écrit

avant que Romain GARY ne prenne le pseudonyme d'Émile AJAR, connu un gros succès et fut adapté au cinéma par John Huston en 1958.

L'histoire se passe en 1953 au Tchad. Un français, Morel, essaie de défendre les éléphants en essayant de faire signer une pétition. Devant l'échec de cette initiative, il prend le maquis et mène des actions armées contre les plus grands braconniers.

Au tout début, le père Tassin rejoint Saint Denis. Il veut lui demander des détails, on ne sait pas pourquoi, sur l'histoire de Morel. Avec le père Tassin, le lecteur entre dans l'histoire. L'histoire peut être assez difficile, car les narrateurs sont nombreux : le père Tassin, Schölscher (qui explique comment se passe le procès à la fin) et le narrateur omniscient.

« Les Racines du ciel, c'est, de tous mes livres, celui qui m'a causé le plus de mal, non pas dans sa conception, mais pour des raisons matérielles. C'est que j'étais à cette époque-là à New York, porte-parole de la Délégation française à l'ONU, à la télévision et à la radio ; j'étais horriblement occupé, j'étais jeune écrivain pas encore "arrivé", comme on dit, si tant est qu'on n'arrive jamais. [...] Aux Nations-Unies, j'ai écrit Les Racines du ciel à New York, entre midi et 2 heures, à l'heure du repas [...] »

La page d'état civil littéraire que compose Romain GARY, qui enferme de nouveau, dans l'intimité du court paragraphe, le souvenir de ce père revendiqué, honoré par la mémoire (dans un moment de l'œuvre où revient le souvenir du « Prix Goncourt, pour un roman que je venais de publier ») est en harmonie avec l'émotion du personnage, ébranlé alors par cette lettre, écrite par un témoin de la tragédie...

L'aspect de la page, cassée en ces différents paragraphes irréguliers, figure la fin de l'homme terrorisé comme la réception par Romain d'une lettre qui le décompose. L'œuvre littéraire reçoit et garde donc cette nouvelle écrite ; la mort du père passe du « préposé à la porte » du camp au fils « indisposé » comme « l'étranger » devient, dans le texte, « mon père » : « L'homme qui est mort ainsi était pour moi un étranger, mais ce jour-là, il devint mon père, à tout jamais »

Cette articulation esthétique de « l'homme » à la « bête » conduit encore le lecteur à rapprocher cette confiance de cette explication de l'auteur, mû par la « donnée fondamentale » qu'est « la marge humaine », au sujet de son roman :

"Dans le cadre de mon livre, j'ai choisi les éléphants, parce que ces bêtes gigantesques donnaient bien l'image de ces valeurs maladroites et difficiles à protéger au cœur de la mêlée idéologique moderne : liberté de la pensée, les droits de l'homme, tolérance, respect de la personne humaine, et une certaine inviolabilité de l'humain. Ces droits qui, depuis longtemps, auraient dû être dépolitisés et situés par

tous les systèmes idéologiques dans cette marge dont je parle et où il ne devrait plus jamais rien leur arriver, sont au contraire présentés aujourd'hui à nous comme des anachronismes, comme des survivances d'une époque politique révolue et dont nous ne pouvons plus nous embarrasser dans notre marche vers le progrès. Bref, des éléphants."

La Promesse de l'aube

Ce qui suit dévoile des moments clés de l'intrigue. Romain GARY raconte son enfance et sa jeunesse, depuis ses premières années passées à Vilna, ville lituanienne successivement russe et polonaise, qu'il appelle de son nom polonais Wilno dans son livre, après avoir parcouru la Russie avec sa mère, une ancienne actrice juive qui l'élève seule.

Le récit reprend ensuite dans son enfance. Le rêve de la mère de Romain est qu'il devienne célèbre: il essaie donc toutes sortes d'activités artistiques, peinture, musique et danse, et ne se trouvant du talent dans aucune se tourne vers l'écriture. Romain et sa mère mènent une vie assez paisible et connaissent même une certaine aisance puisque les ventes de chapeaux et de vêtements dont ils vivent s'avèrent fructueuses. Mais Romain tombe malade ce qui les ruine et les conduit à s'installer à Nice: en effet, la France reste le pays de rêve pour la mère de Romain.

Dans la deuxième partie, le narrateur évoque leur vie à Nice : après des débuts difficiles, la mère de Romain trouve la stabilité en devenant gérante de l'hôtel pension Mermonts. Romain se consacre pleinement à ses études et à l'écriture. Il part à Paris faire une licence de droit. En 1938, il devient élève-officier à l'école de l'air de Salon-de-Provence. Mais sa promotion est refusée, car il est naturalisé de trop fraîche date, et il doit alors inventer un mensonge pour éviter à sa mère une trop douloureuse déception. Lorsque la guerre éclate, il part comme simple caporal, la laissant très souffrante.

La troisième partie est consacrée aux années de guerre, il reçoit des lettres d'elle qui l'encouragent. Ayant rejoint l'aviation de la France libre, il combat en Grande-Bretagne, en Afrique (dont l'Éthiopie et lors de la Syrie) et termine la guerre avec le grade de capitaine. Il est fait Compagnon de la Libération et se voit proposer d'entrer dans la diplomatie pour «services exceptionnels». Il publie alors en 1945 Éducation européenne en Angleterre. Revenant à Nice à la fin de la guerre, il découvre que sa mère est morte 3 ans et demi avant son retour à l'hôtel-pension Mermonts (Nice) : elle avait chargé une amie de lui transmettre au fur et à mesure des centaines de lettres écrites avant de mourir.

La filiation de Romain Kacew/GARY avec l'acteur Ivan Mosjoukine reste ambiguë ; GARY admirait cet homme mais ne l'a peut-être jamais vu réellement, et celui-ci n'est d'ailleurs sûrement pas son véritable père. Son géniteur serait un anonyme, qui se serait séparé de sa mère lorsque Romain Kacew était encore petit... La difficulté identitaire de l'auteur GARY provient donc notamment de cette ambiguïté.

La promesse de l'aube est surtout un roman sur l'amour maternel. Le récit se veut autobiographique, bien que certains passages tiennent plus de la fiction que du vécu, mais le véritable objet du livre n'est pas tant de retracer la vie de l'écrivain que de rendre hommage à sa mère. La mère de l'auteur est à ce titre le personnage principal du roman, c'est son amour et son ambition pour son fils qui vont le porter au-delà de tout ce qu'il aurait pu espérer pour lui-même (GARY mènera une carrière militaire et diplomatique sous les honneurs et est le seul écrivain à avoir reçu deux fois le prix Goncourt (un sous le pseudonyme d'Émile AJAR)).

Elle croit en un destin extraordinaire pour son seul fils, nourri de tous ses espoirs déçus d'ex-actrice juive exilée. « Tu seras un héros, tu seras général... ambassadeur de France ». Cet amour maternel à la fois exubérant et constructeur est le point d'ancrage du livre. Les nombreux contrastes entre les émotions du jeune GARY (lui-même à la fois gêné, plein de rancune et de gratitude pour sa mère) et du narrateur adulte (dont le regard rétrospectif et nostalgique est à prendre en compte) font de ce roman un des récits les plus émouvants jamais écrit sur l'amour maternel.

« Avec l'amour maternel, la vie vous fait à l'aube une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à la fin de ses jours. Après cela, chaque fois qu'une femme vous prend dans ses bras et vous serre sur son cœur, ce ne sont que des condoléances. On revient toujours gueuler sur la tombe de sa mère comme un chien abandonné. Jamais plus, jamais plus, jamais plus. Des bras adorables se referment autour de votre cou et des lèvres très douces vous parlent d'amour, mais vous êtes au courant. Vous êtes passé à la source très tôt et vous avez tout bu. Lorsque la soif vous reprend, vous avez beau vous jeter de tous côtés, il n'y a plus de puits, il n'y a que des mirages. Vous avez fait, dès la première lueur de l'aube, une étude très serrée de l'amour et vous avez sur vous de la documentation. Je ne dis pas qu'il faille empêcher les mères d'aimer leurs petits. Je dis simplement qu'il vaut mieux que les mères aient encore quelqu'un d'autre à aimer. Si ma mère avait eu un amant, je n'aurais pas passé ma vie à mourir de soif auprès de chaque fontaine. Malheureusement pour moi, je me connais en vrais diamants ».

Cette citation illustre bien la signification du titre de l'œuvre. La promesse est double : c'est celle que la vie a faite à Romain en lui offrant dès son plus jeune âge un

amour passionné et inconditionnel : promesse que la vie ne tient pas, puisque il ne rencontrera jamais plus une femme capable d'un tel amour. Mais c'est aussi la promesse du fils à la mère : il se doit de remplir ses attentes, de devenir écrivain et célèbre. Il se consacre pleinement à la réalisation du dessein maternel et finira par devenir Consul de France et écrivain célèbre, malheureusement trop tard pour que sa mère puisse le voir.

Gloire à nos illustres pionniers

Gloire à nos illustres pionniers est un recueil composé de seize nouvelles de Romain GARY paru en 1962. Dans cette très courte nouvelle, des hommes, de leur plein gré, deviennent poissons, crustacés, mollusques, etc. pour faire avancer la Science et conquérir l'Océan. A la fin, ils n'ont pas encore perdu toute raison humaine mais on précise que ce n'est plus qu'une question d'heures. La foule (restée humaine) les acclame tandis qu'ils s'enfoncent dans la mer.

Lady L.

Lady L. est un roman de Romain GARY écrit en anglais en 1959 et paru en 1963. Il s'agit de l'un de ses premiers ouvrages écrits directement en langue anglaise.

Derrière Lady L., difficile de ne pas voir une évocation de Lesley BLANCH, avec qui Romain GARY fut marié de la fin de la Seconde Guerre mondiale aux débuts des années 1960. De nationalité britannique, de 10 ans son aînée, ils s'étaient rencontrés en Grande-Bretagne, où GARY avait rejoint les Forces françaises libres. Leur union ne fut pas malheureuse, celle-ci supportant les nombreuses liaisons et les mondanités imposées par les fonctions de secrétaire d'ambassade, puis de consul, de GARY. En revanche, leur séparation fut particulièrement douloureuse.

Une vieille dame très respectable de l'aristocratie britannique fête son anniversaire en compagnie de toute sa famille, enfants et petits-enfants, ayant tous plus que bien réussi socialement. Pourtant tout ceci n'est qu'une aimable façade, un rôle qu'elle a choisi de jouer et qui la déçoit amèrement, la vérité est bien plus noire et bien plus ardente. Elle décide, lassée par tous ces secrets, de conter son histoire à son confident, typiquement anglais, qui la vénère.

Ce roman plein de surprises et d'humour, est une critique de la société britannique au temps de la reine Victoria, de la lutte des classes, avec portraits d'un côté des révolutionnaires anarchistes et de l'autre des aristocrates.

Adieu GARY Cooper

Adieu, GARY Cooper est un roman de Romain GARY, publié pour la première fois en 1964 en anglais sous le titre *The Ski Bum*, littéralement *Le Clochard* (ou *le Vaurien*) à ski.

Lenny, ce vaurien en question est un jeune Américain qui fuit son pays natal pour lequel il refuse d'aller faire la guerre au Viêt Nam. Figure typiquement garyenne, ce jeune homme cultive les paradoxes, et est une âme pure à la recherche d'absolu. Il vit au sein d'une communauté d'autres ski bums, intéressés par une seule chose : le ski. Ils vivent en altitude, coupés des autres hommes, quelque part dans les Alpes suisses. Mais lorsque le besoin d'argent se fait sentir, il doit descendre rejoindre la civilisation et se retrouve impliqué dans une affaire de trafic de lingots d'or vers la Suisse. Comme souvent dans les romans de GARY, une histoire d'amour désespérée avec la fille d'un diplomate américain, Jess, changera le destin du ski bum.

Lenny est un "désengagé" social, politique et affectif : il a fui sa patrie, sa famille (on ne sait pas s'il y a quelqu'un qui le pleure quelque part aux États-Unis), les conflits politiques et sociaux de son pays, n'emportant peut-être avec lui pour tout bagage qu'une photographie de GARY Cooper, qu'il conserve dans sa poche et regarde souvent. Bien qu'étant "Blanc", il se définit lui-même comme une minorité parmi d'autres, au même titre que les Noirs et les Indiens, mais il refuse d'assumer les responsabilités qui vont avec, notamment le besoin d'affirmation sociale, les droits et la lutte pour la reconnaissance par la majorité. Paradoxalement, il n'hésite pas à dire aux Noirs américains qu'il rencontre de retourner aux États-Unis parce que être Noir aux USA "ça veut dire quelque chose", en soulignant par cette contradiction son désir d'absolu et d'authenticité. Bien que se sentant différent, il sait que sa spécificité n'est pas aussi visible que pour d'autres. En l'occurrence, la couleur de sa peau le rattache aux 200 millions d'autres Américains de la Majorité, êtres indifférenciés qu'il imagine baignant dans une sorte d'immense soupe incandescente lorsqu'il dit "Vous êtes plus que du magma".

Asocial par instinct, plus que par réflexion, il s'oppose en cela à Jess, la jeune américaine dont il est amoureux. Plus cultivée et volontaire que Lenny, elle contraste aussi par son engagement politique avec un groupe marxiste. Son amour pour elle implique qu'il réévalue ses notions d'engagement et de compromission.

Le titre Adieu GARY Cooper vient d'une constatation d'époque : le héros sans peur et sans reproche incarné par le cinéma américain n'a plus cours. L'Amérique des GIS de la Libération, bombant le torse et accueillis en libérateurs n'est plus. Les années 1960 font la place aux doutes, voient la remise en cause de ce mythe, notamment à cause du conflit vietnamien.

Pour Sganarelle

Pour Sganarelle, sous-titré Frère Océan I, est un essai de Romain GARY publié en 1er octobre 1965 aux éditions Gallimard. Il s'agit du premier tome de la trilogie Frère Océan, avant La Danse de Gengis Cohn et La Tête coupable.

Chaque personnage joue, et cela est à comprendre dans cet esprit du romancier qui a précisé, dans son essai *Pour Sganarelle*, les ressources de l'art pour son personnage de « Frère Océan », tenté par les multiples « identités », séduit d'une certaine façon par les rôles choisis et non plus subis

Dans *Pour Sganarelle*, GARY prend la défense du faible et choisit le camp de la condition humaine.

La condition humaine, c'est quelque chose qui vous fait mal partout. Ça plaît énormément en France : l'Humain, ça tempère les abstractions. Ça fait juste milieu, entre l'intelligence et les tripes, entre le cerveau et le trognon, ça fait Midi, Méditerranée, Latinité, ça fait Socrate. Ça équilibre. Ça tempère. C'est tout ensoleillé. Il fonce à fond là-dedans. Mais à fond. Aucune souffrance ne le laisse indifférent, elle le prend avec elle, elle le crucifie. Il est dans toutes les plaies. Il se fait étalon moral. Il est Pitié, Compassion, Amour, il a la conscience universelle, le cœur innombrable.

Les Mangeurs d'étoiles

Les Mangeurs d'étoiles est un roman de Romain GARY paru en 1966. Le récit commence par l'arrivée dans un pays d'Amérique du sud d'un célèbre pasteur américain ainsi que d'une troupe de saltimbanques. Une révolte éclate alors dans la jeune république récemment renversée par un coup d'État. La compagne de l'instigateur de cette révolte, une américaine qui, à l'instar de Lila dans les cerfs-volants, « se cherche » et « rêve d'elle même », est par la force d'un concours de circonstance retenue avec la troupe, le pasteur ainsi que la mère du dictateur. Almayo, le dictateur, pour des raisons (au début) connues de lui seul, décide de faire fusiller le convoi de visiteurs, mère et compagne comprises.

Grâce à des retours en arrière, des récits de souvenirs, Romain GARY dresse dans un premier temps les portraits d'une dictature sud américaine et de son

dirigeant, à peine lettré, à l'intelligence instinctive, fasciné par Hitler. Dans ce roman, et grâce aux personnages des saltimbanques, dont Almayo est plus que friand, GARY aborde dans un second temps des thèmes quasi théologiques et fait montre d'une noirceur et d'un pessimisme peu encourageants. La profondeur de ce roman surprend, s'il n'a pas le côté léger et poétique des « Cerfs-volants » ou de « La Promesse de l'aube », l'entrecroisement des histoires des différents personnages permet à l'auteur d'écrire un roman très personnel qui révèle plus qu'aucun autre (exception faite de « La Promesse de l'aube », notoirement autobiographique) ses points de vue, en opérant un troublant parallèle (quasiment une métaphore) entre Dieu et le diable et un duo formé par un saltimbanque, aux pouvoirs jadis incroyables, et son manager, à qui l'odeur du soufre semble raviver de délicieux souvenirs...

Romain GARY signe là un de ses romans les plus profonds et également les plus prenants qui s'avère quasi philosophique et dont la construction semble être calquée sur l'architecture d'un édifice gothique.

La Danse de Gengis Cohn

La danse de Gengis Cohn est un roman de Romain GARY, écrit en 1967 et publié par Gallimard. Ce roman est le deuxième tome de la trilogie Frère Océan, après Pour Sganarelle et avant La Tête coupable.

Il raconte l'histoire de Moïché Cohn, alias Gengis Cohn, un comique Juif tué par des SS, en 1944, qui devient le dibbuk du commandant Schatz, qui a ordonné son exécution.

L'action se déroule après la Seconde Guerre mondiale, Schatz est devenu commissaire à Licht. Il enquête sur une série de meurtres mystérieux: toutes les victimes sont des hommes, et tous arborent un sourire extraordinaire.

Le roman est rythmé par les interventions de Gengis Cohn, sa relation avec l'ancien SS. L'humour est très présent dans ce roman, qui traite non seulement de l'holocauste, mais aussi de la judéité et de l'humanité en général.

La Tête coupable

La Tête coupable est un roman de Romain GARY publié aux Editions Gallimard en 1968. Ce roman est le troisième tome de la trilogie Frère Océan, avec Pour Sganarelle et La Danse de Gengis Cohn.

Cohn, pícáro des temps modernes, est arrivé à Tahiti, où sous la protection de Bizien, le "Napoléon du tourisme", il coule des jours apparemment heureux avec sa voluptueuse vahiné. Pour subsister - et aussi pour se désintoxiquer, par hygiène mentale - il se livre à ce que l'on pourrait appeler des escroqueries par imitation, dont une des plus rentables consiste à faire payer à Tahiti un "impôt sur Gauguin", tirant ainsi profit du sentiment de culpabilité que la mémoire du peintre fait encore planer sur l'île. Autour de lui, d'autres aventuriers fraternels, dont le Baron, devenu "grand tiki blanc", vivent en marge de la société, chacun à sa façon, aux dépens de quelques-uns des mythes-clés de ce temps, nés d'un mélange de conformisme, d'hypocrisie, et aussi de mauvaise conscience et d'angoisse.

Mais quelle est l'authenticité secrète de ce personnage-miroir dans lequel se reflète notre époque et dont "la tête coupable" devient soudain l'enjeu d'une lutte sans merci, aux multiples rebondissements ?

La véritable identité de cet homme revenu rôder sur les lieux de son crime nous est révélée au moment où il va tenter d'échapper une fois de plus à lui-même et à l'Histoire, hanté par la nostalgie des îles vierges, des chances encore intactes et par ces vers de William Butler Yeats :

« Je cherche celui que j'étais. Avant le commencement du monde. »

Chien blanc

Chien blanc est un récit de Romain GARY, écrit en 1969 et publié le 20 mars 1970 aux éditions Gallimard. Ce roman a été adapté au cinéma dans le film Dressé pour tuer réalisé par Samuel Fuller en 1982.

C'est un récit en grande partie autobiographique de Romain GARY à la fin des années 1960. Il raconte l'histoire de Batka, un grand berger allemand qui fait irruption dans la vie de l'auteur et de sa femme, la célèbre actrice Jean SEBERG, alors que le couple habite à Hollywood. L'action se déroule en Californie, puis en France, au début de 1968, en pleine lutte des Noirs Américains pour leurs droits civiques et pendant les émeutes raciales qui suivent l'assassinat de Martin Luther King.

Jean SEBERG est à cette époque très engagée personnellement aux côtés des Noirs Américains et de leurs causes, participant à diverses réunions et faisant de nombreux dons. Au grand dam de ses nouveaux maîtres, Batka se révèle être un Chien blanc c'est-à-dire un chien élevé dans un des États du Sud et dressé à attaquer spécifiquement les noirs. Ne pouvant se résoudre à le faire abattre et à s'en séparer, Romain GARY décide avec l'aide d'un noir, Keys un employé d'un pseudo-parc zoologique spécialisé dans l'extraction des venins de serpents, de rééduquer le chien.

Ce livre est l'occasion pour Romain GARY de dénoncer tous les racismes et toutes les hypocrisies. Racisme des blancs envers les noirs, bien sûr, mais aussi racisme en retour des noirs et hypocrisie des blancs (notamment dans le milieu du cinéma) qui ont parfois des raisons bien peu désintéressées de s'associer à la lutte pour la déségrégation. Sur le fonds coloré des événements traumatiques de l'époque (la guerre du Viêt Nam et les événements de Mai 68 à Paris), le roman donne l'occasion à Romain GARY de dévoiler un profond humanisme et d'écrire un vibrant plaidoyer contre la bêtise.

Les Trésors de la Mer Rouge

Les Trésors de la Mer Rouge, est un récit de Romain GARY publié le 22 décembre 1971 aux éditions Gallimard.

On mesure combien le personnage de GARY, celui des *Trésors de la mer Rouge*, est fait de feu : l'auteur magnifie son personnage du maître d'école dans un texte où il choisit de traduire l'attachement des élèves, par son ellipse « j'ai vu leurs yeux » :

Il y a ceux, ici – ici, cela veut dire dans un rayon de deux cents kilomètres – qui viennent vous adorer chaque matin : j'ai vu leurs yeux. Vous savez que vous ne rencontrerez plus jamais de plus vrai amour. Pour convaincre les parents qu'il faut laisser venir les enfants à l'école et pour les arracher à leur travail de bêtes de somme, il vous faut faire, de votre poche, des cadeaux aux papas.

Europa

Europa, est un roman de Romain GARY publié le 27 avril 1972 aux éditions Gallimard. Dans ce roman, GARY tente de « 'remystifier' l'humanité ». Ce n'est pas un récit de prouesses qui s'écrit quand le personnage garyen poursuit le rêve du guerrier qu'il invente, avec ses « exploits » et son « ennemi » non trouvés mais guettés. Evaluant la dimension de ses échecs et de ses chutes anciennes, Romain GARY rappelle combien il croit et comment il voit la possibilité d'une bataille qui serait livrée. Et cette histoire de jeune homme impuissant, que l'auteur raconte avec ces moments de jeunesse si peu héroïque, est peu valorisante.

Seule façon qu'a l'homme de faire reculer ce mur (soi-même) sur lequel il cogne sans cesse, au risque de se casser la tête ou de se briser les os. Il faut, pour se tirer d'affaire, créer l'abîme, la profondeur, le secret, l'énigme. Pour s'en sortir, il faut créer de l'infini.

Les Enchanteurs

Les enchanteurs est un roman de Romain GARY, publié chez Gallimard Folio en 1973.

Fosco ZAGA, héros et narrateur, est chargé d'un amour tel qu'il peut lutter contre la mort. Lui-même a au moins deux cents ans. La Russie du XVIIIème est le cadre de cette tribu de saltimbanques que dirige son père Giuseppe Zaga doué comme son fils de pouvoirs de guérisseur et d'illusionniste. Fosco et Giuseppe combattent la Réalité. Son père Giuseppe soigne la Grande Catherine (de constipation) avant que le convoi ne soit appelé vers l'Est pour distraire et soigner un tyran. Ils en réchappent et le retour à St Pétersbourg et la forêt de LAVROVO tant aimée de Fosco annonce le départ prochain pour Venise. L'amour infini qu'il porte à la belle vénitienne Teresina, la femme de son père, qui a juste deux ans de plus que lui, porte le roman. Se souvenant de Venise, de son périple russe, de St Pétersbourg et de l'approche de Prague la ville morbide et noire, il prouve que son amour pour Teresina, qui en train de mourir est seul capable de la sauver de la réalité tueuse parce qu'elle peut vivre ainsi encore par l'écriture et la mémoire. Fosco est un enchanteur comme ceux de sa tribu.

Les Enchanteurs, une œuvre qui regorge de personnages « amuseurs », de « saltimbanques » et de « caniches savants faisant leurs numéros », d'oncles et de frères illusionnistes. Ils sont rassemblés dans la mémoire du narrateur personnage qui a « charge d'art ». Le romancier invente en effet le personnage enchanteur dans l'inspiration travaillée (sur tout le roman et du personnage) l'art de l'écrivain et celui de ses « ancêtres les jongleurs, les contorsionnistes, les escamoteurs et les danseurs de corde ». Le personnage de l'enchanteur et le personnage de l'écrivain sont articulés l'un à l'autre dans l'œuvre où se construit l'expression romanesque du dépassement de la mort 1545, un dépassement qui prouve l' « illusionniste de foire ».

Dans cette œuvre romanesque s'épanouit ainsi, dans la fertilité des « ficelles du métier » et dans la générosité de l'écartèlement du temps (compté « en siècles », « en millénaires »), l'aspiration garyenne à la longévité et à la mémoire :

Tu t'étonneras peut-être, ami lecteur, de m'entendre parler ainsi en témoin des années et des siècles allant de 1760 à nous jours. À ceux qui seraient tentés d'y voir la confusion d'esprit d'un vieillard gâteux, je ne manquerai pas de dévoiler, l'heure venue, le secret pourtant bien simple d'une si belle longévité et d'une si longue mémoire

La nuit sera calme

La nuit sera calme est un roman de Romain GARY publié le 7 mai 1974 aux éditions Gallimard. Il prend la forme d'entretiens fictifs. Ce livre prend la forme d'un entretien fictif avec François Bondy, ami d'enfance de l'auteur, narrant les années où Romain GARY servait dans les Forces françaises libres puis ses débuts dans la carrière

diplomatique. François Bondy donna son accord pour n'être qu'un « prête-nom » à cette œuvre littéraire dont GARY fut intégralement l'auteur tant pour les réponses que les questions. L'humour de GARY se manifeste notamment lors de son transfert de son premier poste en Suisse à son nouveau poste « chez les fous » à l'ONU en 1947. À l'ONU, il rencontre Teilhard de Chardin, personnalité qui le marquera profondément.

Dans *La nuit sera calme*, GARY vient expliquer la nécessité, dans l'expérience vécue de la jeunesse qui l'inspire, du « choix », de l'« inédit » et pour la représentation de sa jeunesse qui cherche un mode d'expression artistique, vécu, un artisanat de soi-même...

Il y a chez toi une avidité dans les rapports avec la vie, une poursuite de toutes ses manifestations innombrables qui permettent de parler d'un véritable donjuanisme dans tes amours avec la vie. La multiplicité de tes courses poursuites à travers le monde tient de l'angoisse, l'angoisse de sentir telle ou telle nouvelle saveur de la vie t'échapper, telle ou telle saveur de toi encore inconnue. Il y a là une volonté de conquête de la vie, de toutes les vies, et les personnages de tes romans, ce sont tes corps expéditionnaires...

[Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable](#)

Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable est un roman de Romain GARY paru en 1975.

Le personnage de Jacques Rainier est un homme d'affaires puissant que la puissance s'apprête à quitter. Le monologue intérieur du personnage divague entre déclin du monde, déclin de ses affaires, déclin sexuel, déclin de sa vie conjugale. Un fantasme va prendre corps dans un homme jeune, espagnol, pauvre, fort, fragile, idéal, que Rainier va utiliser comme générateur de libido. Dans le texte, c'est l'écriture qui sert à la fois de révélateur et de frein aux angoisses. Par son détournement du tragique du monde et du langage en un monologue de la relation amoureuse, c'est comme si la chute de l'empire tentait, en voulant se redresser et en se trouvant dérisoire, qu'un couple se rapproche, pour mettre un début à ce qui se termine.

La Tour de Pise ne se redressera plus jamais. Pas plus que la virilité de Jacques Rainier, qui atteint l'âge où le déclin de la prostate entraîne le déclin du monde, ou l'inverse, à moins qu'aucun rapport n'existe... Pas si sûr, le narrateur nous fait douter, nous fait danser sur la corde du connu et de l'inconnu. Connu de la petite phrase, inconnu du sens sous-entendu propre à chacun, et que nous partageons petit à petit, page après page. Jusqu'à ce que l'étrangeté de la phrase nous devienne plus familière qu'elle ne le sera jamais au personnage de Laura, amante jeune et brésilienne, aux

prises avec ces détours si masculins, tandis que son vieil amant peine à comprendre une logique brésilienne dont le langage franbrasilien est tout aussi touffu d'images mystérieuses, de traductions erronées, de poésie spontanée, que celui de Rainier.

La locution à double tranchant du titre est le début d'une lecture surprenante par ses détournements de lieux communs. Ce sont les larmes plein les poings serrés de rire que les idiomatismes quotidiens de GARY transforment en pierres blanches la vie des personnages, pour mieux ponctuer notre voyage au pays de la métaphore. Ce ticket de l'écriture et du plaisir de lire reste valable au-delà de toute limite, car il n'y a aucun abus.

Les personnages semblent éloigner de nous un sens qui pourrait être plus clair, avec leur manière de substituer des mots, de les inverser, de faire glisser ce que nous connaissons trop loin de nous. Pourtant, par cette opération même, leur langage se rapproche au point de se confondre avec nous : nous devons interpréter ces propos plein de secrets, pour en faire nos propres secrets. Comme dans *La Vie devant soi*, d'AJAR alias GARY, où le monde est vu par, montré par les mots de, il n'y a pas meilleure façon de voir le monde que par les mots des autres : c'est l'essence même de la littérature, de la lecture, de l'écriture. Le travail sur la langue de GARY est bouleversant. Chaque personnage est une source poétique. Et pourtant c'est un roman. Franchie la limite de la dernière page, notre vision antérieure du monde n'est plus valable.

Ce roman de 1975 intéresse la question du dépassement des limites chez Romain GARY. Compris avec ce qui pouvait être saisi à travers les « limites du romancier mondain GARY », voire à travers les « "limites" de Romain GARY ». On y reconnaît donc l'inspiration des ravages du "retour d'âge" masculin, ou du moins de l'idée qu'on s'en fait, au crépuscule de la phallocratie.

Clair de femme

Clair de femme est un roman de Romain GARY publié le 4 février 1977 et porté au cinéma par Costa-Gavras en 1979.

Michel vient de perdre Yannick. Sa femme est morte d'un cancer. Lui est commandant de bord. Sortant d'un taxi il bouscule une belle femme mûre dont la vie pourrait ressembler à la sienne. Lydia Kowalski a perdu sa fille dans un accident de voiture que conduisait son mari, qui n'est plus qu'un survivant relevant de la psychiatrie. Roman d'une seule nuit où Michel et Lydia vont se connaître puis se séparer avant un nouveau rendez-vous probable...

On ressent alors dans ce roman un dépérissement qui ne trouve de palliatifs fragiles et pas toujours victorieux que dans l'amour et la création au sens démiurgique du terme. Précisons que les démiurges garyens, étant toujours pitoyables, n'en sont que plus attachants.

Charge d'âme

Charge d'âme, est un roman de Romain GARY publié en 1977 aux éditions Gallimard.

Marc Mathieu est un physicien français, âgé d'environ trente ou quarante ans et profondément athée. Un jour, il découvre une nouvelle source d'énergie qu'il nomme le « carburant avancé ». Il s'agit en fait de récupérer l'âme des défunts pour l'utiliser ensuite. Mathieu cherche alors à dégrader cet élément si particulier. N'y arrivant pas, il transmet son travail à toutes les grandes puissances qui se mettent à construire des énormes collecteurs d'âmes.

Mathieu remarque ainsi plusieurs problèmes de « pollution » et de « déshumanisation » (une sorte de retour à un état primitif sans conscience). À cela s'ajoute des problèmes éthiques. Le grand scientifique, totalement déprimé, décide alors de s'installer en Albanie, un pays, pour continuer ses recherches. Il construit alors « son cochon ». Les autres pays (USA, URSS...) prennent peur devant la puissance et la dangerosité de ce cochonnet avec l'aide de May (la petite amie humaniste de Marc Mathieu) le détruisent. Le scientifique sous-entend alors qu'il souhaitait la déshumanisation de toute la planète car la dégradation de l'âme est impossible et qu'il ne pouvait, en tant que scientifique, réparer tout le mal qu'il avait fait. Il finit par mourir avec sa compagne May.

Le personnage sage, dans le roman de début de vie, nous l'appellerons le « chargé d'âme », et nous étudierons plus loin son importance. Mort, le père garyen occupe l'esprit de l'orphelin, saisi dans l'expérience vécue de la séparation, que le temps de l'attente rend irréversible et sans appel. L'œuvre entretient donc avec les contes cette inspiration de l'orphelin, contraint à partir, à se délivrer « des attachements infantiles ».

Écrire sera donc pour Romain GARY une façon (tragique à force de lui paraître si légère) d'avoir, comme il aimait à le dire, *charge d'âme*, cette charge se chargeant de restaurer, ne serait-ce que pour un temps, ce que la vie, le monde, le temps s'emploient sans cesse à effacer. Écrire aura pour sens (car le fait même d'écrire a bien un sens) de *redonner vie*, cette vie fût-elle une « existence d'art » à ce qui, pour être voué à la mort, finit toujours par disparaître dans les ténèbres de l'oubli...

Les Clowns lyriques

Les Clowns lyriques, est un roman de Romain GARY publié le 5 juin 1979 aux éditions Gallimard. GARY emprunte l'image du *clown lyrique* à Gorki qui décrivait, dans sa *Correspondance*, les idéalistes comme des "clowns lyriques faisant leur numéro dans l'arène du cirque capitaliste". La phrase traverse toute l'œuvre de GARY. On la retrouve dans presque tous ses romans, jusqu'à servir de titre à l'un d'entre eux. Chez Gorki, l'expression est péjorative. Elle stigmatise l'impuissance et l'inefficacité révolutionnaires des artistes et écrivains idéalistes. Mais GARY, qui comme son voisin à Big Sur, Henry Miller, auteur du *Sourire au pied de l'échelle* (1948), apprécie la capacité de vérité des clowns, retourne l'image et revendique le rôle de celui qui accepte le ridicule pour défendre des valeurs au mépris de tout réalisme. Il y dénonce donc l'impuissance, voire le ridicule des efforts de l'artiste.

J'ai toujours voulu reprendre les thèmes et les personnages de quelques-uns de mes romans ou récits publiés au cours de ces années qui vont du blocus de Berlin à la guerre de Corée.

Les Cerfs-volants

Les Cerfs-volants est un roman de Romain GARY, écrit en 1980. Il raconte avant et pendant la guerre, l'histoire d'amour fou, mais contrarié par la grande histoire, entre Lila, jeune aristocrate polonaise, et Ludo, garçon normand doté d'une fabuleuse mémoire. Ce qui suit dévoile des moments clés de l'intrigue.

Ludo, 10 ans en 1930, vit en Normandie après la mort de ses parents chez son oncle Ambroise Fleury, appelé le « facteur timbré », qui construit des cerfs-volants, célèbres dans toute la France et même auprès des Allemands. Ludo fait la connaissance de Lila, jolie aristocrate polonaise du château voisin qu'il n'oubliera jamais et dont, malgré la différence de milieu il essaye de se rendre digne.

Il souffre de la jalousie de Hans, l'« ami » allemand de Lila et devient le secrétaire du père, le comte BRONICKI, grâce à sa fabuleuse mémoire et capacité de calcul. Il rejoint Lila et sa famille en Pologne, juste avant l'invasion du pays et l'explosion de la guerre qui l'oblige à revenir en France. Ludo, réformé, ne peut se battre et revient en Normandie. Là, il participe activement à la Résistance et retrouve Lila, revenue de Pologne avec sa famille, qui fréquente un officier allemand.

Il retrouve aussi Mme Julie « ESTHERAZY », maquerelle rencontrée à Paris qui renseigne de première main le réseau. Quant au grand chef cuisinier Marcellin Duprat,

ami de son oncle, il « résiste » à sa façon, très risquée, en continuant son métier, fût-ce pour régaler les officiers allemands dont beaucoup mettent la France « au-dessus » de tout en ce domaine.

Ambroise est arrêté pour avoir fait voler un cerf-volant avec une étoile jaune. Il décide de se rendre à Le Chambon-sur-Lignon pour rejoindre un réseau huguenot permettant de sauver les enfants juifs. Il est ensuite arrêté entre Lyon et la frontière suisse par les allemands. Il revient heureusement d'Auschwitz et peut, à Cléry, reprendre avec l'évocation de ses grands personnages symboliques, l'espoir et l'élévation que représente sa passion des cerfs-volants. Lila, pour sa collaboration horizontale, a été tondu à la libération. Mais cela n'empêche pas Ludo de l'épouser.

L'auteur décrit avec justesse le caractère des différents personnages, une histoire qui nous entraîne dans une véritable aventure humaine dont le suspense et la tragédie marqueront le lecteur.

Ce roman est un hymne à l'espoir, au courage et à la mémoire. C'est le dernier roman de Romain GARY, qui était décrit comme fini, par toutes les critiques, qui n'avaient d'yeux que pour son double Emile AJAR. Pourtant ce roman est sûrement l'un de ses plus beaux. Il est différent du reste de son œuvre, par l'espoir qu'il véhicule. Peu de temps après son écriture, Romain GARY se suicida.

« Ce qu'il y a d'affreux dans le nazisme, dit-on, c'est son côté inhumain. Oui. Mais il faut bien se rendre à l'évidence: ce côté inhumain fait partie de l'humain. Tant qu'on ne reconnaîtra pas que l'inhumanité est chose humaine, on restera dans le mensonge pieux. »

« Le blanc et le noir, il y en a marre. Le gris, il n'y a que ça d'humain. »

« Je me disais que les nazis allaient beaucoup nous manquer, que ce serait dur, sans eux, car nous n'aurions plus d'excuses. »

Vie et mort d'Émile AJAR

Romain GARY a créé de toutes pièces le personnage d'Émile AJAR sans jamais en révéler de son vivant l'identité réelle. C'est juste avant son suicide en 1980 qu'il rédige cet ouvrage où il révèle toute la supercherie. GARY a terminé ce manuscrit en mars 1979 et l'a envoyé à son éditeur le 30 novembre 1980. Le 2 décembre de la même année, il mettait fin à ses jours.

L'intervention de GARY au moment de l'affaire AJAR vient montrer comment il a

su jouer avec cette image d'auteur dépassé. Ce récit posthume donne l'intelligence de toute une création, création de toute une vie à relire. Ce texte intime nous enjoint d'explicitier la création garyenne dans la dynamique d'une perspective : celle qui suit et comprend les avancées de l'œuvre, selon son auteur Romain GARY. La nécessité du nom d'emprunt, né d'une histoire personnelle et littéraire est éloquente.

AJAR est l'unique préoccupation de GARY. *Vie et Mort d'Émile AJAR*, cela est évident, promet une nouvelle espérance de vie : GARY y explique son besoin de fuir le « je » unique ; il trouve, avec l'écriture de cet ouvrage (d'abord moins théorique que *Pour Sganarelle* dans lequel il traitait déjà de ce thème) et par la réception possible qu'il encourage, l'occasion littéraire de prolonger GARY, quand l'homme choisit la mort, laquelle peut être saisie, avec Guéhenno, comme un « passage », « un moment à passer ». L'œuvre posthume nourrit l'intelligence de l'écriture narrative, l'écriture des romans du début de vie comme de l'œuvre autobiographique, où s'inscrivent l'expression et l'expérience du dépassement des limites. Cette œuvre interroge la pertinence du point de vue critique, qui exige d'embrasser l'œuvre posthume pour saisir au mieux l'œuvre des commencements.

Et les échos qui me parvenaient des dîners dans le monde où l'on plaignait ce pauvre Romain GARY qui devait se sentir un peu triste, un peu jaloux de la montée météorique de son cousin Émile AJAR au firmament littéraire, alors que lui-même avait avoué son déclin dans Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable... Je me suis bien amusé. Au revoir et merci.

II - SOUS LE PSEUDONYME DE FOSCO SINIBALDI :

L'Homme à la colombe

L'Homme à la colombe est un roman de Roman Kacew (plus connu sous le pseudonyme de Romain GARY) publié en 1958 sous le pseudonyme de Fosco SINIBALDI. Il exerçait alors des fonctions diplomatiques qui contrastent avec le ton satirique de ce roman qui a l'ONU pour cadre. Il s'agit aussi du premier roman de Kacew publié sous pseudonyme. Après la première publication, Kacew a remanié le texte. Cette version définitive a été publiée par Gallimard en 1984.

GARY libéré de sa réserve par le pseudonyme, s'acharne avec une verve sans égale sur l'ONU, son secrétaire général Traquenard qui sanglote à la demande, ses collatéraux (trois mille cinq cents environ) de tous bords, lesquels sont à la recherche d'une « petite pièce » que personne ne trouve et d'un mystérieux fantôme hantant les couloirs avec une colombe, prêt à se jeter dans des farces payantes pour couvrir l'Office de ridicule!

GARY-SINIBALDI passe de la farce à la dénonciation, avec cette plume féroce

qu'on lui connaîtra ! Comme quoi rire ET pleurer, ça ne se manque pas...

"Par une belle journée de septembre 195., vers les onze heures du matin, la grande cage de verre du gratte-ciel de l'Organisation des Nations Unies étincelait dans le soleil d'automne, s'acquittant de sa mission pacifique, celle d'un grand centre d'attraction touristique américain".

"Même lorsque la colombe se fut posée sur son crâne, le représentant de la Grande-Bretagne garda prudemment le silence. Il crut être victime d'une crise de surmenage et continua à examiner ses papiers d'un air détaché".

"-Amis ! hurla-t-il. Frères américains ! Je ne suis qu'un imposteur, un de plus sur votre chemin ! Je vous trompe ! Oui, moi aussi, je ne cherche qu'à vous gruger et à exploiter votre crédulité !"

III - SOUS LE PSEUDONYME DE SHATAN BOGAT

Les Têtes de Stéphanie

Les Têtes de Stéphanie, est un roman de Romain GARY publié sous le pseudonyme de Shatan BOGAT en 1974 aux éditions Gallimard. C'est l'histoire de Stéphanie, mannequin mondialement célèbre, vient faire son charmant métier dans une « démocratie » du golfe Persique, où elle reconnaît avec ravissement les couleurs, les parfums chantés par les poètes persans... Mais, lorsqu'elle revient du golfe et se réveille seule survivante d'un accident d'avion, autour d'elle, les autres passagers ont été décapités et les têtes roulent sur le sol.

Une farce macabre publiée par Romain GARY sous un pseudonyme à usage unique, Shatan BOGAT, quelques mois avant Gros-Câlin, et jamais rééditée depuis 1977. GARY conforte une fois de plus son rôle de caméléon et dira à propos de cette histoire funèbre qui ne lui est pas si familière:

J'éprouve parfois le besoin de changer d'identité, de me séparer un peu de moi-même, l'espace d'un livre.

IV - SOUS LE PSEUDONYME D'ÉMILE AJAR

Gros-Câlin

Gros-Câlin est un roman de Romain GARY, publié sous le pseudonyme d'Émile AJAR en 1974. Ce livre retrace l'histoire de M. Cousin, un statisticien troublé, qui cherche désespérément à combler le vide de son existence auquel fait écho la vacuité des relations. À défaut de trouver l'amour chez ses contemporains, il s'éprend d'un python adulte capable de l'enlacer dans une puissante étreinte. Mais la vie parisienne avec Gros-Câlin, le reptile chéri, ne va pas sans tracas. Objet de curiosité pour certains et repoussoir pour d'autres, Gros-câlin représente un obstacle supplémentaire dans la quête affective du héros. De fait, il matérialise l'inadéquation du personnage. Progressivement, le lecteur comprend que l'étrangeté du reptile, sa présence incongrue dans Paris, l'improbable potentiel de communication que la bête manifeste sont aussi des caractéristiques de Cousin. Déçu par des amitiés chimériques et un projet de mariage qui n'existait que dans sa tête, le personnage se referme sur lui-même, confiant au hasard et à la contingence le soin de lui rappeler sa propre existence.

La quête du héros consiste à trouver l'amour et l'affection. Il y a plusieurs personnages dans le roman qui jouent le rôle d'adjuvants ou d'opposants.

Romain GARY, avec ce premier titre publié sous le pseudonyme d'Émile AJAR en 1974, présente une fable humoristique étrangement annonciatrice de la société individualiste et technocrate que va grandissante depuis les années 1980.

La Vie devant soi

La Vie devant soi est un roman d'Émile AJAR (Romain GARY) publié le 14 septembre 1975 au Mercure de France et ayant obtenu le Prix Goncourt la même année.

Madame Rosa, une vieille juive qui a connu Auschwitz et qui, autrefois, se défendait (selon le terme utilisé par Momo pour signifier prostitution) rue Blondel à Paris, a ouvert « une pension sans famille pour les gosses qui sont nés de travers », autrement dit une pension clandestine où les dames qui se défendent abandonnent plus ou moins leurs rejetons. Momo, jeune Arabe d'une dizaine d'années, raconte sa vie chez Madame Rosa et son amour pour la seule maman qui lui reste, cette ancienne respectueuse, grosse, laide et qu'il aime de tout son cœur. Le jeune homme accompagnera la vieille femme dans ses derniers jours.

Ce roman constitue une exception et une mystification dans l'histoire du Prix Goncourt, puisque Romain GARY l'avait déjà reçu auparavant en 1956 pour Les Racines du ciel et que le prix ne peut être décerné deux fois au même auteur.

Cependant, ce roman fut publié par GARY sous un nom d'emprunt, Émile AJAR, et avec une personne complice jouant le rôle de l'auteur pour les médias, Paul PAVLOVITCH, un parent de GARY. L'affaire fut révélée seulement à la mort de Romain GARY en 1980, bien que des doutes sur l'identité réelle de l'auteur aient été émis précédemment.

Romain GARY a pris ce pseudonyme à un moment où il était très critiqué, et pour retrouver une certaine liberté d'expression. Un critique de «Lire» n'hésita pas à critiquer vigoureusement l'œuvre de GARY, pour finir de l'achever en déclarant: «AJAR, c'est quand même un autre talent.»

Par crainte que l'affaire ne donne lieu à des poursuites en justice, Romain GARY décida toutefois de refuser le Prix Goncourt, ce qui lui valut des critiques acerbes de la part de plusieurs critiques littéraires (au Figaro et à L'Aurore notamment). Le prix lui est malgré tout remis.

Pseudo

Pseudo est le troisième des livres publiés par Romain GARY sous le pseudonyme d'Émile AJAR. Écrit par AJAR après Gros-Câlin et La vie devant soi, Pseudo raconte comment AJAR négocie la phase de signature de contrat avec Gallimard pour ce roman-prix Goncourt 75.

L'auteur passe tour à tour d'une clinique du Lot à un établissement psychiatrique du Danemark où à chaque fois il reçoit des visites, est guéri sans l'être et surtout sans espérer sortir de la dissimulation et du délire qui monte parfois. La réalité, la lucidité et l'espoir sont des non-valeurs pour GARY et donc constamment suspects.

Ce roman est une suite assez informelle de considérations typiquement garyennes. On n'y trouve pas de scénario, d'intrigue, de construction. Le pessimisme affleure à tout instant. Ainsi :

- i. Crainte du réel (on pourchasse tout ce qui peut ramener à son identité et son nom. Même AJAR est chichement nommé par ce texte écrit à la 1^{ère} personne au profit d'une série de prénoms tous différents). La vie est un jeu. Un des métiers les plus protégés par GARY est toujours celui de la pute qui joue à l'amour par profession et donc sans illusion.
- ii. Crainte de la lucidité parce que voir une vérité n'a évidemment pas de sens

(on voit de toutes manières les forces de destruction et de non vie que sont les politiques, la religion à travers le Vatican, l'ONU, etc.)

iii. Crainte de l'espoir qui est illusoire bien entendu puisqu'il porte sans doute une aspiration à un mieux être, un bonheur dérisoire. (par ex Annie, fille du Lot, lui dit :

« Ce n'est pas la peine de te rendre malade uniquement pour faire un troisième bouquin... Et puis le désespoir a déjà tout donné aussi, dit-elle. C'est vrai, pensais-je. Et si j'essayais l'espoir ? Non, je refuse de verser dans la banalité. Ça fait peuple. »

Si on cherche une vraie histoire on est déçu. Ce livre est écrit comme une sorte de repérage de l'auteur sur son itinéraire d'écrivain.

L'Angoisse du roi Salomon

L'Angoisse du roi Salomon, est le dernier roman de Romain GARY publié sous le pseudonyme d'Émile AJAR le 1er février 1979 au Mercure de France. Ce dernier s'achève sur cette promesse du personnage-narrateur, devenu père, au terme d'une histoire marquée par Cora et Salomon :

Ils sont partis depuis longtemps, nous sommes allés deux fois à Nice, notre fils crie et pleure déjà, c'est le prêt-à-porter qui commence, je lui parlerai un jour du roi Salomon que j'entends rire parfois, penché sur nous de ses hauteurs augustes.

Cette perspective de l'éducation du fils, laissée en suspens à la fin de *L'Angoisse du roi Salomon*, figure l'ouverture que constitue l'avenir du garçon de Jeannot, laissé à l'imagination du lecteur auquel Romain GARY, d'ailleurs, confie toute son œuvre à relire, dans *Vie et Mort d'Émile AJAR*. Ne pas raconter l'apprentissage du petit garçon, c'est ne pas faire disparaître l'enfant dans l'apprenti qui grandit : GARY ne raconte pas plus l'histoire du fils de Janek, à la fin d'*Éducation européenne*, que celle du fils de Jeannot, à la fin de *L'Angoisse du roi Salomon* ; mais entre ces deux romans, il a inventé des histoires d'apprentissage, qui ont construit la représentation de l'homme formé, dans le dépassement des limites de l'enfance ou des épreuves familiales et historiques. Il a répété cette thématique des temps fondateurs de l'enfance, terreau du devenir que raconte son récit d'apprentissage. Néanmoins, il y a dans ces retours d'histoires d'apprentissage achevé que Romain GARY a écrites, la source d'inspiration que représente pour l'auteur le jeune personnage dont le devenir est brisé ou laissé en suspens : il demeure à tout jamais à l'abri d'une maturité qui se lirait comme la fin de sa jeunesse.

3. Aspect psychologique de sa personnalité :

Après cette énumération de ses œuvres, on ressent que Romain GARY présente plusieurs facettes non seulement sur le plan identitaire, mais aussi sur le plan psychologique et personnel.

Quand Romain GARY écrit sur sa pratique, il lui donne une signification personnelle, psychologique, historique, d'une certaine manière ; il cesse de coïncider avec l'acte de création, pour considérer l'objet créé.

Les considérations que propose Romain GARY sont immensément intéressantes: Personne n'ignore que l'œuvre ne sort pas du néant. Il est impossible d'ignorer ce qui, dans l'œuvre, implicitement ou explicitement, positivement ou négativement, se rapporte à l'univers extérieur à l'œuvre. Ce dur labeur d'écriture apparaît donc comme l'expression microcosmique de l'univers dans lequel il a pris naissance.

La loi interne de l'œuvre offre donc l'abrégé symbolique de la loi collective du moment et du milieu culturel au sein desquels elle a été produite.

Pour illustrer l'aspect psychologique de sa personnalité (et donc de sa pratique d'écriture), il faut revenir sur ses œuvres et les analyser plus finement. Ainsi par exemple dans *La Promesse de l'aube*, on ressent le poids de l'apprentissage militaire qu'a dû subir Romain GARY. Une œuvre fondée sur la mémoire, qui s'écrit dans la construction littéraire de l'ancien combattant, né de l'apprenti-aviateur. Les commencements militaires inspirent le récit de la jeunesse comme l'imaginaire, retrouvé, de l'apprenti et nourrissent donc la nostalgie de l'auteur.

On imagine, en tout cas, ce que représentait dans un tel univers psychologique le galon de sous-lieutenant de l'Armée de l'Air qui devait bientôt orner mes manches. Je m'y étais employé activement

L'examen de la fiction et du discours autobiographique offre de nouveaux apports au domaine de la psychologie interculturelle : il confirme le caractère traumatisant du déracinement culturel vécu pendant l'enfance et ses effets persistants dans la vie adulte, la complexité des processus d'acculturation, y compris le rôle des relations de groupes, et la difficulté et l'intérêt de la représentation ou de l'expression de tels traumatismes par la créativité littéraire.

En effet, c'est l'importance de l'expérience même de ce déracinement qu'a vécu Romain GARY que surviennent les effets à long terme sur sa vie adulte, les moyens qu'il a mis en œuvre pour négocier son nouveau positionnement identitaire en France plus particulièrement.

Dans son œuvre *Cerfs-volants*, Romain GARY raconte l'histoire d'un amour fou entre le normand Ludo et la jeune aristocrate polonaise durant la deuxième guerre mondiale. En effet dans ce livre, Romain GARY replonge dans sa jeunesse en incarnant un personnage fictif pour mieux renier la Pologne antisémite de ses origines, tout en reconnaissant qu'il la connaît assez pour pouvoir suivre ses codes, mais en

jouant un rôle provocateur. Il refuse de s'associer à la communauté juive dont il est issu. Finalement, il revendique un lien par sa mère avec la Russie et sa littérature.

C'est aussi un épisode qui met en scène toutes les composantes de sa nouvelle identité nationale qu'il s'est forgé depuis : la langue, la littérature, l'hérédité (le sang), la durée de séjour dans un pays, l'état civil et sa documentation (le passeport), les valeurs (d'honneur, de patriotisme, de virilité), la religion, les conflits créés par ces différences, les difficultés psychologiques créées par la mise en présence d'identités polyvalentes, et surtout la notion de fluidité dans le mélange de composantes ainsi que la confusion identitaire chez lui en fonction de son interlocuteur, du lecteur ou du spectateur.

Il est évident de noter aussi que l'orientation d'acculturation des personnages du héros et de sa mère ne peut être décrite autrement que comme fortement assimilationniste, mais aussi que la confrontation à l'expérience de la discrimination a eu un effet profond sur l'orientation de Romain GARY. Il semblerait que ce soit seulement dans le groupe restreint des Français libres que GARY se soit senti accepté. Il s'agirait donc d'une relation conflictuelle entre les orientations d'acculturation assimilationniste de l'individu et exclusionniste de sa société d'accueil.

En outre, le mythe du succès américain a aussi eu une incidence sur la psychologie de Romain GARY qui commente, en termes sans recours, la face négative d'une "certaine Amérique" :

Le mythe américain le plus fort, le plus solidement ancré, c'est la vision de l'homme en « gagnants » et en « perdants », en winners et en losers, c'est la base même du machismo, le rêve américain du « succès », qui cause dans le psychisme américain des ravages atroces, détruit Jack London, Fitzgerald et pousse au suicide Hemingway. C'est la seule chose qui ne change jamais en Amérique. Et je dis ceci aussi à mes amis Jimmy Jones, Irwin Shaw et à mon ex-ami Norman Mailer qui sont tous bouffés vivants par cette détestable obsession. (...) Du pus psychologique, la pourriture la plus active, la plus agissante et la plus dévastatrice du psychisme américain et de l'histoire américaine.

A travers le livre "Le mangeur d'étoiles", Romain GARY retrace de la psychologie du dictateur, du mal, du diable, de l'abjection à laquelle l'homme peut s'abaisser. Il s'appuie aussi sur la situation géopolitique réelle entre les Etats-Unis et les pays sous-développés de l'Amérique du sud.

La dualité du personnage GARY/AJAR, aspect psychologique dual mais volontaire de la part de Romain GARY, est mis en avant dans son livre *Pseudo*: C'est un objet littéraire illisible si l'on ne sait pas qu'AJAR est GARY. Il apparaît comme la confession d'un psychotique ou le récit autobiographique de Paul PAVLOWITCH. Mais si l'on sait que GARY est AJAR, alors *Pseudo* devient la description des rapports entre un auteur et son pseudonyme devenu hétéronyme. Tout le livre décrit moins les rapports de Paul avec GARY que ceux de GARY avec AJAR. Et l'on comprend d'emblée qu'il s'agit d'un mort-vivant, non pas d'un vivant portant le masque d'un mort, mais d'un mort (GARY) portant les masque d'un vivant.

4. L'influence de son vécu sur les écrits :

En effet, l'Homme d'il y a plus de trente ans, l'unique double lauréat du Goncourt tirait sa révérence Roman KACEW, qui passa à la postérité en tant que Romain GARY, puis sous le pseudonyme d'Émile AJAR a vécu plusieurs péripéties, certaines relativement douloureuses, d'autres moins. Reniant le nom d'un père qui l'abandonna pour fonder une autre famille, et refusant son origine juive, il choisit de devenir un inclassable, changeant avec la même facilité de nom (Fosco SINIBALDI, Shatan BOGAT), de style et de femme.

Pour autant, pétri d'idéal, il fut un homme de fidélité. La vie, il la brûlera par les deux bouts pour dire qu'il "portait" bien son nom de plume inspiré par une mère adorable et qu'il a toujours adoré.

Son existence de jeune homme commence par un engagement exemplaire dans la France libre en tant que pilote. Avec constance, il servira la France en tant que diplomate auprès du général de GAULLE, puis deviendra réalisateur, grand reporter, cinéaste et écrivain.

Aux critiques qui présenteront sa conversion au catholicisme et son engagement envers la France comme un calcul peccamineux, la touchante déclaration de GARY nous suffit : « Seule la France coule en moi. » La France et la langue française, qu'il s'approprie au point de la malmener parfois.

Il se délecte du jeu qu'il entretient avec les mots et la syntaxe. Dans Gros-Câlin, à l'instar de Kafka, il inverse le sujet et l'objet, mais aussi la cause et l'effet, le mobile et le motif d'un acte. Il joue, il invente, et finit par trouver la vertu magique des mots. Pour lui, l'invention d'une langue humoristique contribue à sauver l'humain de l'angoisse et à réparer les maux. Il triture les mots, les déforme, détourne le sens, joue sur les homophonies jusqu'à ce qu'il trouve l'antidote.

Épris de défis et de liberté, il aime à brouiller les pistes et imagine un subterfuge pour obtenir par deux fois le prix Goncourt, pour les Racines du ciel (1956) et la Vie devant soi (1975). Jusqu'à se laisser prendre à son propre piège impossible de se débarrasser d'AJAR et de se retrouver. Dans Vie et mort d'Émile AJAR, il écrit :

« Je me suis toujours été un autre. »

Le secret de sa vie se trouve dans son œuvre. Œuvre protéiforme qui va de la fable écologique, avec les Racines du ciel dont les figures emblématiques sont les éléphants, incarnation d'une liberté fragile, à la science-fiction avec Charge d'âme (écrit en anglais), qui le sacre aux États-Unis et en Angleterre, en passant par le polar politique avec les Têtes de Stéphanie...

Il est facile de gommer la révolte de GARY et d'oublier le côté frondeur de l'œuvre avec par exemple Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable,

premier roman dont les immigrés sont les héros. Qui oserait aujourd'hui mettre en scène (comme dans la Vie devant soi) une vieille femme juive, ancienne prostituée, et un proxénète musulman qui tombe raide mort en apprenant que son fils Moïse a été converti au judaïsme par hasard? GARY ne craint pas les malentendus, aussi d'aucuns passent-ils facilement à côté de la visée métaphysique du propos. Dans ce même roman, lorsque le narrateur fait appel à un voyou espagnol pour réveiller sa libido, il évoque en réalité le déclin des grandes puissances plus que le déclin de sa propre puissance sexuelle.

Malgré la rareté des représentations manifestes des cultures d'origine dans leur fiction et son discours autobiographique, l'influence de la tradition littéraire russe (et de l'humour juif) est cruciale pour la lecture de leur œuvre, et pour rendre compte de son caractère innovant dans le champ littéraire français.

L'œuvre de GARY montre sa dette envers la culture yiddish et les modèles russes de mystification dans sa création d'Émile AJAR.

En outre, on découvre que la démarche artistique de Romain GARY est attribuable à une stratégie identitaire contrastée et endossée comme moyen de dissimulation d'une interrogation ou d'un vide identitaire, causé par l'expérience traumatisante du déracinement dans l'enfance. Cette stratégie identitaire peut se résumer comme dissimulation et invention dans le cas de GARY, et peut être perçue comme les caractéristiques constantes non seulement du contenu mais aussi de la production de ses œuvres littéraires.

Il embrase sa vie jusqu'à la consumer, pris en étau entre GARY ("brûle" en russe) et AJAR ("braise"). Au lendemain de la mort de son ex-femme Jean SEBERG, il écrit dans sa dernière lettre que son suicide n'a « aucun rapport avec Jean SEBERG. Les fervents du cœur brisé sont priés de s'adresser ailleurs ». Dans Gros-Câlin, celui dont la vie a été marquée au fer rouge du désespoir montre que l'humanité de l'homme tient à sa faiblesse.

Si l'ultime balle avec laquelle il se tue le 2 décembre 1980 n'a pas de lien avec l'amour, alors peut-être était-ce le dernier moyen de retrouver son unité, lui qui disait☐

« La vérité est peut-être que je n'existe pas. » La dernière chance de recouvrer la vraie liberté, près du « monsieur, là-haut. Vous connaissez☐J'ai fait un pacte avec lui aux termes duquel je ne vieillirai jamais ».

5. Les raisons qui l'ont poussé à écrire sous pseudonyme :

Lorsqu'on étudie la biographie de Romain GARY, on remarque qu'il a eu une vie pluriculturelle. En effet, ses cultures sont d'origine russe, polonaise, et juive.

Ceci a eu une répercussion sur plusieurs de ses œuvres: le monde russe, ou du

moins, la culture russe, est très présente dans son roman *Les Enchanteurs*. Nul n'est censé ignorer, en plus, que la tradition littéraire russe comprend une multitude d'écrivains à pseudonymes, mais ces cas de création d'hétéronymes, ces cas d'auteurs qui ont su s'affranchir de leur passé pour acquérir une nouvelle identité parallèle, sont plus rares.

« L'humour est mon arme essentielle, peut-être est-il anglo-saxon. Mon art narratif est probablement russe. Ce que je cherche à dire est plutôt français. »

De plus, lors de l'émission radiophonique *Radioscopie* avec Jacques Chancel du 10 juin 1975, où il aborde sa « dispersion », donnant une liste de ses engagements pendant la guerre et de ses diverses professions, puis ajoutant :

« Mais il y a plus grave que ça dans cette dispersion. Si je m'examine au point de vue culturel, je vois trois choses. Je suis né en Russie. J'ai emmagasiné jusqu'à l'âge de sept-huit ans la culture russe et la langue russe. Ensuite ma mère a émigré en France et elle s'est arrêtée quelques années en Pologne, et pendant cinq ans j'ai emmagasiné la langue et la culture polonaise, après quoi à l'âge de douze ans je débarque à Nice au lycée de Nice et j'emmagasine la culture française. »

Plusieurs de ses œuvres ont été écrites sous des pseudonymes, cependant, le plus important a été celui d'Émile AJAR, sous lequel GARY publia quatre romans en parallèle avec ceux publiés sous son propre nom. C'est cette pseudonymie pensée qui lui valut un deuxième prix Goncourt qui n'est normalement décerné qu'une seule fois...

Son œuvre remarquable pour la profusion de personnages mémorables comme une tentative de combler ce vide voire cette déchirure en lui. Cette profusion alla jusqu'à la création toujours renouvelée de sa propre identité en personnage de son roman total. Sa démarche reste jusqu'à présent énigmatique:

« La vérité c'est, peut-être, que je n'existe pas. »

Nous considérerons dans l'ensemble des discours autobiographiques, l'évolution de l'orientation d'acculturation et des stratégies identitaires de l'adulte à la suite d'événements extérieurs, tels l'expérience de guerre, les voyages, les événements proprement littéraires, et les relations avec le milieu littéraire. Romain GARY prête donc attention aux phénomènes de dissimulation et de silence, qui ont été pour lui une cause pour user de pseudonymes.

La double vie menée par GARY, après la création d'AJAR représente un passage à l'acte: Elle consiste initialement à ne pas révéler à ses éditeurs l'identité cachée par le pseudonyme. On peut aussi spéculer que GARY a décidé de publier cet autoportrait détaillé en vue de ses projets de dédoublement et d'écriture sous pseudonyme qui suivront.

Pour Romain Gary, c'est là une façon de jouer les prolongations dans les

différents rôles de l'expérience du pseudonyme. L'aspiration carnavalesque de GARY à la diversité se retrouve à travers l'expérience du pseudonyme, et surtout à travers ce qui peut s'analyser dans le dépassement du simple nom de GARY, un nom auquel il faut ajouter d'autres noms.

L'écriture sous pseudonyme chez GARY se comprend aussi comme le refus de « l'étiquette » : Si GARY a réagi si vivement contre ce qu'il appelle "la gueule qu'on lui avait faite", c'est qu'il refusait d'être étiqueté une fois pour toute.

Romain Gary, selon Fabrice LARAT, se comprend alors par son désir de ne pas voir son écriture réduite au nom de son auteur et par la revendication au « droit à la création et la liberté totale de la littérature » :

Gary a toujours voulu repousser les limites imposées par la condition humaine. Les restrictions de toutes sortes qui nous sont infligées par la nature sont en effet à ses yeux autant de chaînes insupportables dont il convient de se libérer.

À dire vrai, cette approche critique du pseudonyme comme affranchissement des limites et des restrictions a nourri bon nombre de travaux attachés à comprendre la fonction libératrice de l'écrivain avec l'invention d'AJAR.

6- Conclusion générale :

Dans les premiers romans de GARY, le désir de témoigner porté par une colère authentique semblait lui faire oublier le souci du beau style.

Nous avons pris le parti d'aller chercher les « preuves » d'un changement stylistique avéré au cœur de l'élaboration énonciative.

En effet, dans les premiers romans de GARY, le désir de témoigner porté par une colère authentique semblait lui faire oublier le souci du beau style. Plus tard on découvre que cette écriture, que l'on croyait être une logorrhée informe, en réalité constitue un style concerté.

Romain GARY essaye toujours de saisir les choses par quelque aspect inusité. Il veut prendre le contre-pied des idées reçues. C'est pourquoi il préconise tout effet de style capable d'arracher l'homme à sa torpeur naturelle. Cela explique son goût du paradoxe et de l'ironie. L'ironie, omniprésente, est un auxiliaire précieux quand il faut se libérer du sommeil dogmatique.

Chez GARY, pas de rêverie proustienne sur les noms propres, pas de sentiment de démiurge occupé à recréer le monde en nommant les êtres; il existe cependant un rapport entre les noms et les personnes qui n'est en aucune manière arbitraire. Le nom constitue bel et bien un élément de cohérence narrative et de source d'information. Il peut aider à caractériser le personnage, à surdéterminer la thématique, à construire des systèmes axiologiques parmi les personnages et les valeurs. Le nom fonctionne en outre comme une porte ouverte vers une autre dimension, vers l'univers extratextuel. C'est une manière d'intégrer la réalité dans la fiction, comme de situer l'être fictionnel par rapport au monde réel. Élément indispensable pour la lisibilité et la cohérence du texte, le nom propre constitue aussi une importante mine d'informations sur les différents aspects du récit.

L'analyse comparée de textes de Romain Gary et d'Émile AJAR démontre qu'il y a deux manières différentes d'écrire et deux matériaux textuels différents. Si Romain GARY travaille méticuleusement ses manuscrits et en reprend plusieurs fois l'élaboration énonciative, Émile AJAR n'a pas recours à ces reprises sinon de manière marginale.

D'autre part, GARY réconcilie son scepticisme et sa conviction que des valeurs transcendantes sont nécessaires en laissant les personnages les plus avertis, conscients de la nécessité du mythe, créer des mythes et faire semblant d'y croire dans l'espoir que ce jeu devienne authentique : les mythes sont là, impostures inventées de toutes pièces, mais nécessaires.

" Il y a dans l'homme, remarque Gengis Cohn, une puissance de création qui lui permettra peut-être un jour de se créer lui-même, après s'être inventé complètement pendant des siècles. Accéder à l'authenticité en partant d'une imposture, avouez que ce serait assez beau ".

La Tête coupable

Romain GARY a écrit sous divers pseudonymes et s'est vu attribuer divers styles. Suite à ce travail, nous avons pu réexaminer les notions d'« écrivain » et d'« auteur » et considérer GARY et AJAR comme deux auteurs différents générés par un même écrivain.

A lire ses œuvres, on remarque que ces notions s'entremêlent d'un livre à l'autre. Comme quoi Hubert NYSSSEN avait raison:

"Lira bien qui lira le dernier..."

7- Bibliographie et nétopographie :

Les éditions citées :

- Adieu Gary Cooper, Paris, Gallimard, 1967.
- Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable, Paris, Gallimard, " Folio ", 1983.
- Clair de femme, Paris, Gallimard, " Folio ", 1986.
- Charge d'âme, Paris, Gallimard, 1972.
- Chien blanc, Paris, Gallimard, " Folio ", 1988.
- Education européenne, Paris, Gallimard, " Folio " 1972.
- Europa, Paris, Gallimard, 1972.
- Gloire à nos illustres pionniers, Paris, Gallimard, " Folio ", 1975.
- Gros-Câlin, Paris, Mercure de France, " Folio ", 1984.
- Johnnie Cœur, Paris, Gallimard, 1960.
- Lady L., Paris, Gallimard, 1960.
- La Bonne moitié, Paris, Gallimard, 1979.
- La Danse de Gengis Cohn, Paris, Gallimard, 1967.
- L'Angoisse du roi Salomon, Paris, Gallimard, " Folio ", 1987.
- La Nuit sera calme, Paris, Gallimard, " Folio ", 1988.
- La Promesse de l'aube, Paris, Gallimard, 1960.
- La Vie devant soi, Paris, Mercure de France, " Folio ", 1982.
- La Tête coupable, Paris, Gallimard, " Folio ", 1980.
- Le Grand vestiaire, Paris, Gallimard, " Folio ", 1985.
- Les Cerfs-volants, Paris, Gallimard, " Folio ", 1985.
- Les Clowns lyriques, Paris, Gallimard, 1979.
- Les Couleurs du jour, Paris, Gallimard, 1952.

Les Enchanteurs, Paris, Gallimard, " Folio ", 1988.

Les Mangeurs d'étoiles, Paris, Gallimard, 1966.

Les Oiseaux vont mourir au Pérou (=Gloire à nos illustres pionniers), Paris, Gallimard, " Folio " 1975.

Les Racines du ciel, Paris, Gallimard, " Folio ", 1972.

Les Têtes de Stéphanie, Paris, Gallimard, " Folio ", 1977.

Les Trésors de la Mer Rouge, Paris, Gallimard, 1971.

L'Homme à la colombe, Paris, Gallimard, 1984.

Pour Sganarelle, Paris, Gallimard, 1965.

Pseudo, Paris, Mercure de France, 1976.

Tulipe, Paris, Gallimard, 1946.

Vie et Mort d'Emile AJAR, Paris, Gallimard, 1981.

Choix d'articles de Gary :

GARY, Romain : " A la recherche du " Je " gaullien ", Le Figaro littéraire, 26/10-1970, pp. 8-10.

- " Adieu mon général, avec affection et colère ", France-Soir, 13/-1969, pp. 8,10.

- " André Malraux ou l'honneur d'être un homme ", Le Monde, 18/11-1977, p. 31.

- " Disqualification raciale ", Le Monde, 1-2/3-1970, p. 3.

- " Ils bouffent leur société avec appétit ", Le Monde, 11/2-1977, p. 19.

- " La vie d'aujourd'hui. La drogue ses adeptes et ses mythes : faux romantisme et avenir ", Le Monde, 11/12-1971, p. 23.

- " Lettre à l'éléphant ", Le Figaro littéraire, 4/3-1968, pp. 10-12.

- " Mes beatniks ", Le Magazine littéraire, n° 30, Juillet 1969, p. 24.

- " Nous ne comprenons rien à l'Amérique ", Les Nouvelles littéraires, 18/1.1968, p.24.

- " Rome n'est pas tombé à cause des orgies ", Le Monde, 15/1-1970, p. 19.

Choix d'articles sur Gary :

- " Romain Gary: "Nina, la mère talisman" ", Le Figaro littéraire, 25/5, 1987, p. ii.

- " La Vie devant soi ", La Nouvelle revue française, 277, jan. 1976, pp. 98-99.

- " Gary ou la provocation de l'humour. Le moment de vérité : entretien avec Gary ",

- : " Romain Gary : quand le soleil ne se lève plus ", L'Express, 26/5-1975, pp. 58-59.

8- Annexes :**Entretien posthume avec Romain Gary**

Par François VILALDACH

Le 01/09/1999

"Il y a l'exhibitionnisme, et il y a la part du feu. Le lecteur décidera lui-même s'il s'agit de l'un ou de l'autre. Gari veut dire "brûle!" en russe, à l'impératif - il y a même une vieille chanson tzigane dont c'est le refrain... C'est un ordre auquel je ne me suis jamais dérobé, ni dans mon œuvre ni dans ma vie" Avant votre arrivée en France vous avez voyagé... Pourquoi avoir choisi la France?

"Nous étions alors installés provisoirement à Wilno, en Pologne, "de passage", ainsi que ma mère aimait à le souligner, en attendant d'aller nous fixer en France, où je devais "grandir, étudier, devenir quelqu'un"[2].

Avez-vous difficilement vécu cette arrivée?

"J'ai gardé, de mon premier contact avec la France, le souvenir d'un porteur à la gare de Nice, avec sa longue blouse bleue, sa casquette, ses lanières de cuir et un teint prospère, fait de soleil, d'air marin et de bon vin"[3].

Dans un premier temps la vie n'a cependant pas dû être très facile!

"Ma mère faisait alors des chapeaux à façon pour une clientèle qu'elle recrutait, au début, par correspondance; [...] Elle tenta de reprendre la même occupation quelques années plus tard, peu après notre arrivée à Nice, en 1928, dans le deux-pièces de l'avenue Shakespeare, et comme l'affaire mettait du temps à démarrer ma mère prodiguait des soins de beauté dans l'arrière-boutique d'un coiffeur pour dames[4]; j'étais alors élève de quatrième au lycée de Nice et ma mère avait, à l'Hôtel Négresco, une de ces "vitrines" de couloir où elle exposait les articles que les magasins de luxe

lui concédaient"[5].

Quels étaient vos rapports avec la communauté russe installée en France? Aviez-vous de bons rapports avec vos semblables?

"Azoff. Il ne s'appelait pas Azoff. On l'appelait "Zarazoff", à Nice, chez les Russes. Il y avait dix mille Russes à Nice, dans les années trente. Et ce surnom lui venait du mot « zaraza », qui veut dire "infection" en russe. C'était une abominable salope d'usurier qui faisait saigner ma mère, et lui prêtait de l'argent à vingt pour cent. Je ne l'ai pas tué. Tu as été interrogé trois fois par la police? Évidemment je lui avais cassé la gueule huit jours auparavant. [...] Mais j'étais alors dans le Midi l'équivalent d'un Algérien aujourd'hui, on a tout de suite pensé à moi"[6].

C'est votre mère qui vous a fait découvrir la France?

"Ma mère me parlait de la France comme d'autres mères parlent de Blanche-Neige et du Chat Botté et, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu me débarrasser entièrement de cette image féerique d'une France de héros et de vertus exemplaires. Je suis probablement un des rares hommes au monde restés fidèles à un conte de nourrice"[7].

En fait, avant même votre arrivée, vous étiez "pétri" de culture française...

"Une autre partie importante de mon éducation française fut, naturellement, La Marseillaise. Nous la chantions ensemble, ma mère assise au piano, moi, debout devant elle, une main sur le cœur, l'autre tendue vers la barricade, nous regardant dans les yeux"[8].

"Pour m'apprendre à tenir mon rang avec dignité, je fus également invité à étudier un gros volume intitulé Vies de Français illustres, ma mère m'en donnait elle-même lecture à haute voix, et après avoir évoqué quelque exploit admirable de Pasteur, Jeanne d'Arc et Roland de Roncevaux, elle me jetait un long regard chargé d'espoir et de tendresse, le livre posé sur les genoux. Je ne l'ai vu se révolter qu'une fois, son âme russe reprenant le dessus, devant les corrections inattendues que les auteurs

apportaient à l'Histoire. Ils décrivaient, notamment, la bataille de Borodino comme une victoire française"[9]

C'était une vision bien idyllique de la France!

"Je mis longtemps à me débarrasser de ces images d'Épinal et à choisir entre les cent visages de la France celui qui me paraissait le plus digne d'être aimé; ce refus de discriminer, cette absence, chez moi, de haine, de colère, de rancune, de souvenir, ont pendant longtemps été ce qu'il y avait en moi de plus typiquement non français; ce fut seulement aux environs des années 1935, et surtout, au moment de Munich, que je me sentis gagné peu à peu par la fureur, l'exaspération, le dégoût, la foi, le cynisme, la confiance et l'envie de tout casser, et que je laissai enfin, une fois pour toutes, derrière moi, le conte de nourrice, pour aborder une fraternelle et difficile réalité[10]

La déception a dû être de taille... Comment avez-vous fait pour concilier ces deux visions antagonistes de la France?

"Jusqu'à ce jour, il m'arrive d'attendre la France, ce pays intéressant, dont j'ai tellement entendu parler, que je n'ai pas connu et ne connaîtrai jamais - car la France que ma mère évoquait dans ses descriptions lyriques et inspirées depuis ma plus tendre enfance avait fini par devenir pour moi un mythe fabuleux, entièrement à l'abri de la réalité, une sorte de chef-d'œuvre poétique, qu'aucune expérience humaine ne pouvait atteindre ni révéler. Elle connaissait notre langue remarquablement - avec un fort accent russe, il est vrai, dont je garde la trace dans ma voix jusqu'à ce jour [...]. Plus tard, beaucoup plus tard, après quinze ans de contact avec la réalité française, à Nice, où nous étions venus nous établir, le visage ridé, maintenant, et les cheveux tout blancs, vieillie, [...] elle continua à évoquer, avec le même sourire confiant, ce pays merveilleux qu'elle avait apporté avec elle dans son baluchon; quant à moi, élevé dans ce musée imaginaire de toutes les noblesses et de toutes les vertus, mais n'ayant pas le don extraordinaire de ma mère de ne voir partout que les couleurs de son propre cœur, je passai d'abord mon temps à regarder autour de moi avec stupeur et à me frotter les yeux, et ensuite, l'âge d'homme venu, à livrer à la réalité un combat homérique et désespéré, pour redresser le monde et le faire coïncider avec le rêve naïf qui habitait celle que j'aimais si tendrement"[11].

C'est-à-dire un combat pour une "certaine idée de la France"...

"Dans toute mon existence, je n'ai entendu que deux êtres parler de la France avec le même accent: ma mère et le général de Gaulle. Ils étaient fort dissemblables, physiquement et autrement. Mais lorsque j'entendis l'appel du 18 juin, ce fut autant à la voix de la vieille dame qui vendait des chapeaux au 16 de la rue de la grande Pohulanka à Wilno, qu'à celle du Général que je répondis sans hésiter"[12].

Autant dire que votre assimilation fut entière, jusqu'à l'engagement physique!

"Les premiers Français libres arrivés à Londres en juin 40, c'étaient des mecs écorchés vif et qui ne voulaient qu'une chose: se battre. De Gaulle, à cette époque, ça ne nous faisait ni chaud ni froid, on ne connaissait pas, on ne voulait pas savoir, on voulait se battre"[13].

Pourquoi avoir écrit vos livres sous un pseudonyme? Faut-il y voir encore une influence de votre mère?

"Il faut trouver un pseudonyme, dit-elle avec fermeté. Un grand écrivain français ne peut pas porter un nom russe. [...] Si tu étais un virtuose violoniste, le nom de Kacew, ce serait très bien, répéta ma mère en soupirant. [...] Attendant tout de moi et cherchant quelque merveilleux raccourci qui nous eût menés tous les deux "à la gloire et à l'adulation des foules", elle avait d'abord nourri l'espoir que j'allais être un enfant prodige"[14].

Romain Kacew, Romain Gary, Émile AJAR... Autant de noms qui ne désignent qu'un seul et même homme. La diversité des cultures, des opinions, peuple tous vos romans; on a envie de dire que cette diversité caractérise votre œuvre...

"Je plonge toutes mes racines littéraires dans mon "métissage", je suis un bâtard et je tire ma substance nourricière de mon "bâtardisme" dans l'espoir de parvenir ainsi à quelque chose de nouveau, d'original. Ce n'est d'ailleurs pas un effort: cela m'est naturel, c'est ma nature de bâtard, qui est pour moi une véritable bénédiction sur le plan culturel et littéraire. C'est pourquoi, d'ailleurs, certains critiques traditionalistes voient dans mon œuvre quelque chose d'"étranger"... Un corps étranger dans la littérature française. Ce sont les générations futures, pas eux, qui décideront si ce

"corps littéraire étranger" est assimilable ou s'il vaut la peine d'être assimilé. Mais cela ne constitue-t-il pas, justement, ce qu'on appelle un apport original?"[15]

REPERES CHRONOLOGIQUES

1914 (8 mai)

Naissance de Roman Kacew à Moscou. Nina, sa mère, est fille d'un horloger juif de Kursk; elle a très tôt rompu ses liens familiaux pour faire du théâtre sous le nom de Nina BORISSOVSKAÏA.

1917

Nina Kacew quitte Moscou, accompagnée de Romain, dans un wagon à bestiaux. Ils se fixent à Wilno.

1922

Départ pour Varsovie. Romain commence ses études secondaires en polonais, sa mère ne pouvant lui payer le lycée français.

1927

Romain décroche son Baccalauréat, mention assez bien, il vient d'avoir dix-neuf ans. Il s'inscrit à la faculté de droit d'Aix-en-Provence.

1935

Publication de la première nouvelle, signée Romain Kacew. En juillet, Romain Kacew est naturalisé français.

1938

Préparation militaire supérieure à l'issue de laquelle il choisit l'armée de l'air.

1940

Instructeur de tir à l'école de l'Air de Salon-de-Provence. Incorporation en août dans les forces françaises libres au sein de la RAF.

1944

Décoré de la croix de la Libération par De Gaulle pour son courage au cours de la guerre (il a été blessé à trois reprises).

1945

Entre aux Affaires Étrangères. Éducation européenne publiée chez Calmann-Levy. Nommé secrétaire d'ambassade à Sofia.

1948

Retour à Paris, où il est nommé à l'Administration centrale du Quai d'Orsay, section Europe.

1951

Romain Kacew devient officiellement Romain Gary.

1955

Secrétaire d'ambassade à Londres. Officier de la Légion d'honneur.

1956

Nommé consul général de France à Los Angeles. Les Racines du ciel sont publiées et remportent le prix Goncourt.

1960

La Promesse de l'aube.

1961

Abandon de la carrière diplomatique.

1975

La vie devant soi, signée Émile AJAR, reçoit le prix Goncourt; Gary est démasqué malgré ses démentis.

1980

Suicide de Romain Gary.

9- Résumé :

Il y en aura qui diront que GARY est double, triple, voire multiple. Mais l'est-il vraiment ? A-t-il toujours joué de la même flûte, tout comme il l'a (bien) fait durant sa vie littéraire ? Si Jacques CHANCEL dans son émission Radioscopie ne lui avait pas posé la question « Tant de cultures ne font-elles pas UNE culture ? », je crois que l'on n'aurait jamais pu répondre à la question « Qui est réellement Romain GARY ».

Une seule personne le sait : Lui-même, après avoir kidnappé et tué avec lui Emile AJAR en se tirant une balle dans la gorge... La vérité réside en dessous de nos pieds maintenant ! C'est triste à dire, mais c'est aussi ça la ruse et la roulette russe si, en guise de résumé (après approche, ou, du moins, recherche littéraire critique bien sûr) cette expression m'est permise.

Ce qui est sûr, c'est que GARY avait un côté visionnaire en lui !

« Pendant longtemps l'Histoire a fait la géographie... [...] Aujourd'hui, c'est la géographie qui fait l'Histoire. »

Lorsqu'il s'exclame ainsi, personnellement, je lui tire chapeau. Je ne lui donne pas totalement raison cela dit, mais il y a toujours une part de vérité dans ce qu'il dit et dans ce qu'il écrit surtout ! Même si c'est l'imposteur du siècle dernier, je lui donne en partie raison, car lorsqu'il dit qu'en prenant un pseudonyme, on essaie de tendre vers une certaine virginité, il n'a pas tout à fait tort. Mais c'est aussi son côté ex-militaire et ex-globe-trotter qui ont fait de Roman KACEW, Romain GARY : Le vécu ! Même le fait d'être devenu à une certaine époque un auteur démodé voire inintéressant... C'est, et à coup sûr, ce qui a fait naître AJAR, l'imposture et le dévoilement de la vérité à la fin, après sa mort, en éditant posthument « *Vie et Mort d'Emile AJAR* ». Une manière de dire : « Je vous parle toujours même après que mon cercueil m'ait tendrement accueilli ».

Du coup, je n'ai plus qu'une seule chose à dire : Lisez Romain GARY, il est toujours vivant !